

Contes historiques, par Mme Eugénie Foa



CONTES
HISTORIQUES.

Paris

Imprimerie de Ducessois,

Quai des Augustins, 55.



CONTES HISTORIQUES

PAR

Madame Eugénie Foa.



Paris

LOUIS JANET, LIBRAIRE ÉDITEUR,
RUE SAINT-JACQUES, 59,
au fond de la cour.

1715

UN GRAND CHAGRIN DE LOUIS XV

(Enfant)

Roi de France.



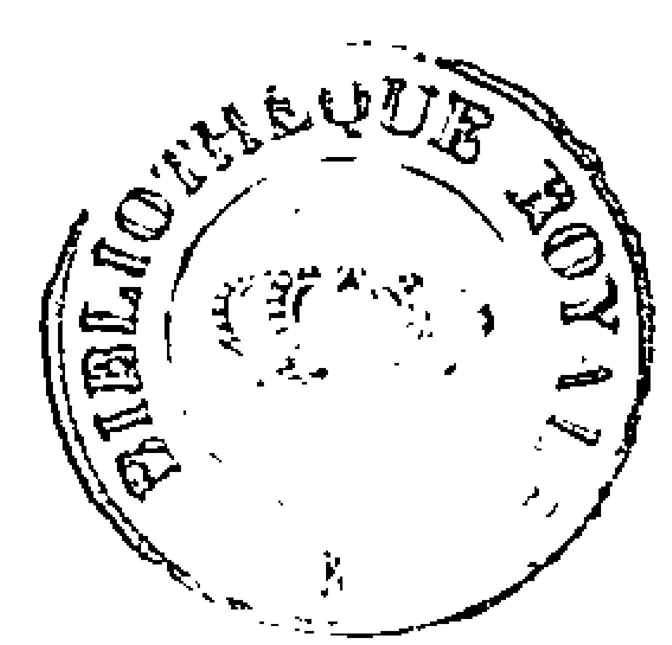
[illegible]

1715

UN GRAND CHAGRIN DE LOUIS XV

(enfant)

ROI DE FRANCE.



I

Le 7 octobre 1715, il faisait encore nuit, lorsqu'un enfant de cinq ans, couché dans une des plus belles chambres du château de Vincennes, se réveilla tout à coup sur son séant, tourna ses regards sur un homme étendu tout habillé dans un grand fauteuil, de nos jours appelé *ganache*, et qu'à la lueur d'une lampe

de bronze, qui brûlait suspendue au plafond, il vit endormi ; et après avoir toussé plusieurs fois, comme indécis s'il interromprait son sommeil, il se décida, et cria :

— Comtois, Comtois....

— Sire, répondit Comtois se levant soudain en s'élançant vers le lit de l'enfant.

— Regarde, je te prie, s'il est tombé beaucoup de neige cette nuit.

Sans faire aucune observation sur cette demande, Comtois se dirigea vers les croisées, écarta de grands rideaux de soie, qui retombaient sur les vitres, et répondit simplement :

— Beaucoup, sire.

Mais le jeune roi, qui avait suivi des yeux le mouvement de son valet de chambre, et qui avait aperçu, à travers les vitres, la campagne toute blanche et les beaux arbres du parc de Vincennes comme poudrés à blanc, s'écria :

Quel bonheur ! oh ! lève-moi, vite, Comtois ; vite, vite, habille-moi ; mais dépêche-toi donc, Comtois.

— Quelle envie prend-il donc à sa majesté de se lever de si bonne heure? dit Comtois en se remettant tranquillement dans son fauteuil.

— C'est que tu ne sais pas que j'ai une grande bataille à livrer ce matin, Comtois; et je parie que l'ennemi est déjà sous les armes; je ne voudrais pas être prévenu par lui, certes...

— L'ennemi dort, sire, faites-en autant, croyez-moi.

— Dormir, le jour d'une bataille; ventre-saintgris! comme dit mon cousin d'Orléans, ça ne s'est jamais vu. Mais lève-moi donc, Comtois, reprit l'enfant en s'agitant dans son lit.

— Calmez-vous donc, sire, et soyez sage; madame de Ventadour m'a défendu de vous lever aussi matin.

— Et moi Louis XV, roi de France, je te l'ordonne....

— Sa majesté comprendra...

— Je ne comprends rien, je veux me lever, dit Louis XV en s'animant; le petit duc de

Chartres m'a défié hier ; il est chef d'un parti, moi chef d'un autre : il doit être à son poste. Tu es trop raisonnable, Comtois, pour vouloir que ton roi passe pour un paresseux ou un lâche aux yeux de ses sujets.

— Rassurez-vous, sire, on sait fort bien que les rois de votre famille ne sont ni paresseux, ni lâches.

— Alors lève-moi donc avant que le soleil ne se lève.

— Quoi ! sire, est-ce que le soleil aussi vous aurait défié ?

— Et non, mon bon Comtois, mais il ferait fondre mes armes.

— Quelles armes avez-vous donc choisies, sire, qui fondent au soleil ?

— D'excellentes, je t'assure, Comtois.

— Ce ne sont pas, à coup sûr, celles dont se servait votre grand-père, Louis XIV, ni celles non plus dont se servait son aïeul Henri IV ?

— Non certes, dit Louis XV en riant ; les miennes sont tout bonnement des pelotes de

neige... Il ne faut pas rire, Comtois, car une bonne pelote de neige, bien lancée, mâche fort bien un œil ou fait une fameuse bosse au front, je t'assure.

— Je n'en doute point, sire, dit Comtois riant toujours.

— Tu assisteras à la bataille, Comtois, je te le permets, et tu verras comme elle sera belle; imagine-toi que nous sommes partagés en deux camps; le duc de Chartres en commande un, et moi l'autre; j'ai les meilleurs gentilshommes sous mes ordres, le comte de Féraudy, le duc d'Harcourt, le comte de Clermont, les marquis de Nesle et de Nangis. Oh! je n'en ai pas dormi cette nuit de plaisir, et il me tardait d'être réveillé pour me lever; je n'ai rêvé que pelotes de neige, attaque, embuscades...j'ai trouvé la plus habile de toutes les manœuvres... Mais lève-moi donc, Comtois, le soleil fera fondre la neige, je n'aurai plus d'armes, et ceux qui combattent sous mes bannières doivent m'attendre sur le champ de bataille; je leur ai pro-

mis la victoire, et comment tenir ma promesse si tu ne me lèves pas?... Mon Dieu! que les rois sont malheureux de ne pas pouvoir se faire obéir!

Un petit coup frappé à la porte de la chambre interrompit Louis; Comtois alla ouvrir, et vit entrer, avec étonnement, le duc de Villeroy, gouverneur du jeune roi.

— Le roi est-il éveillé? demanda le maréchal.

— Il y a plus d'une heure qu'il tourmente pour se lever, monseigneur, répondit le valet de chambre.

Le maréchal de Villeroy, s'avança alors vers le lit de l'enfant.

— Sire, lui dit-il, c'est aujourd'hui qu'on nomme le duc d'Orléans à la régence du royaume; il est nécessaire que vous prononciez un petit discours à cette occasion; faites-moi l'honneur de m'écouter, je vous prie, car il faut apprendre ce discours de mémoire pour le répéter devant toute la cour.

— Je le veux bien, mon gouverneur, répondit Louis dont la timidité était extrême et qui n'osait témoigner le mécontentement que lui faisait éprouver ce retard.

— Ecoutez-moi bien, sire ; dites après moi : — *Nous déclarons...*

— Mon gouverneur, croyez-vous que le soleil en se levant ne fera pas fondre la neige ? interrompit Louis, tellement préoccupé par la vue du parc dont le jour naissant faisait éclater la blancheur, qu'il n'avait pas entendu les paroles de Villeroy.

— Cela se pourrait bien, sire, répondit celui-ci avec un petit geste d'impatience, mais répondez donc : — *Nous déclarons le duc d'Orléans...*

— *Nous déclarons le duc d'Orléans*, dit Louis ; puis du même ton il ajouta : — Comtois, regarde si la neige est bien dure.

— Peu importe, sire, interrompit le gouverneur sans dissimuler la mauvaise humeur que lui causait le peu d'attention de l'enfant-roi ;

Continuons donc : — *Régent du royaume...*

— Je parie que le duc de Chartres a haut comme ça de pelotes de neige, à l'heure qu'il est.

— Si vous ne m'écoutez pas, sire, dit M. de Villeroy d'un ton sévère, vous ne saurez jamais votre discours.

— C'est que j'aimerais mieux aller dans le parc avec les autres enfants, murmura Louis d'un petit air boudeur.

— Vous irez après la cérémonie, sire.

— Mais la neige sera fondue alors, mon gouverneur !

— Eh bien ! elle sera fondue, sire.

— Mais je ne pourrai pas faire des pelotes de neige, mon gouverneur !

— Eh bien ! vous n'en ferez pas, sire.

— Et ma bataille, mon gouverneur, et mes guerriers, et les autres enfants qui s'amusent, pendant que moi je suis ici renfermé dans ma chambre !

— Les rois ne sont pas comme les autres en-

fants, sire, ils ne peuvent pas toujours courir et s'amuser.

— Alors, ce n'est pas du tout amusant d'être roi, mon gouverneur.

— Voyons, sire, apprenez donc votre discours; il y a une heure que vous devriez déjà le savoir.

— Si vous m'assuriez que la neige ne fondra pas, au moins.

— Vous voulez que je vous l'assure ? eh bien, soit sire ; mais, pour l'amour de Dieu, écoutez-moi, dit M. de Villeroy, ne pouvant plus maîtriser son impatience.

— Je vous écoute, mon Dieu ! dit Louis décontenancé.

Radouci par cette preuve de docilité, le maréchal s'assit près du lit de Louis, et lui répétant, phrase par phrase, un très-petit discours que son élève redisait exactement après lui, il se retira, certain que Louis XV remplirait parfaitement son rôle à la cérémonie qui se préparait.

En voyant la porte se refermer sur son gouverneur, Louis fit un bond de joie.

— Maintenant, au parc! cria-t-il.

— Voici madame de Ventadour et votre précepteur, M. de Fleury, dit Comtois, s'empressant d'introduire ces deux nouvelles personnes qu'accompagnaient quelques serviteurs du château, portant un costume complet d'enfant.

Ces objets qu'on étala pompeusement sur les fauteuils et les chaises firent un peu diversion à l'idée permanente du jeune roi ; il pensa même que, paré ainsi, il n'en serait que plus propre à livrer sa bataille.

— Dieu que c'est beau! c'est très-beau; vous allez me mettre tout ça, ma chère maman? dit-il à sa gouvernante qu'il aimait beaucoup et à laquelle il avait donné le doux nom de mère.

— Certainement, mon cher roi, répondit-elle en se disposant à l'habiller ; c'est un beau costume, n'est-ce pas?

— Oh ! mes camarades vont-ils être contents

de servir sous mes ordres, dit Louis, regardant une à une les pièces qu'on lui passait.

D'abord, c'était une petite jaquette à plis et à manches tombantes en drap violet, — car je ne sais pas si je vous ai dit, mes enfants, que Louis XV était en deuil de son grand-père Louis XIV, et vous savez sans doute que c'est la couleur consacrée au deuil des rois; — puis on le coiffa d'un béguin de crêpe violet doublé d'un drap d'or; on lui passa ensuite un cordon bleu auquel pendaient les croix de l'ordre de Saint-Louis et de l'ordre du Saint-Esprit. Jusqu'alors tout allait le mieux du monde; l'enfant oubliait, dans la contemplation de ce costume riche et éclatant, la contradiction qu'il avait éprouvée en se réveillant; il lui tardait d'être prêt, pour s'échapper des mains de sa gouvernante, et il se disposait à demander à Comtois ses petites armes pour aller se battre, lorsqu'à sa grande surprise madame de Ventadour lui présenta de superbes lisières en drap d'or.

— Qu'est-ce que c'est donc ça, maman ? lui dit-il.

— Ce sont des lisières, sire, répondit-elle.

— Et qu'allez vous en faire ?

— Vous les mettre, sire.

— A moi des lisières ! allons donc, c'est pour rire, maman.

— Elles complètent votre costume, sire; il faut les mettre.

— Certes, je n'en ferai rien, maman.

— Je suis désolée que cela vous contrarie, mon cher roi, mais on a décidé que pour marquer votre âge, il fallait les ajouter à votre vêtement.

— Et moi je n'en veux pas, ma chère maman; je n'en ai pas besoin et je ne les mettrai pas.

— Mais vous ne pouvez pas vous en dispenser, sire,

— Me dispenser de mettre des lisières, certes oui je le peux, ma chère maman; et pourquoi m'en mettre, s'il vous plaît ? est-ce que

mes jambes n'ont pas la force de me soutenir? Tenez, voyez comme je suis ferme; est-ce que je tombe en marchant? combien y a-t-il que je ne me fais plus de bosses au front? Quoi, maman, vous ne me mettez pas de lisières pour courir toute la journée dans les bois, pour monter et descendre les escaliers, pour sauter les fossés; et vous voulez m'en mettre pour aller en carrosse, et ensuite pour rester assis dans un fauteuil! Merci, maman, vous n'êtes pas raisonnable: on ne met des lisières qu'aux petits enfants.

— On sait bien que vous n'êtes pas un enfant, sire; certes, à cinq ans et sept mois on n'est pas un enfant; mais que voulez-vous, c'est un usage, l'étiquette veut qu'en grande tenue on vous mette des lisières jusqu'à ce que votre éducation soit confiée aux hommes.

— L'usage, l'étiquette, vous dites ça à tout moment, ma chère maman; l'usage devrait être de ne mettre des lisières qu'aux petits enfants qui ne savent pas marcher; et moi, sans

me flatter, je marche aussi bien que vous, maman ; certes, si vous avez tant envie de mettre des lisières, mettez-en donc à tous ces vieux seigneurs qu'il y a ici ; au duc de Bourbon, qui peut à peine se tenir sur ses jambes ; à l'ancien évêque de Troyes, qui trébuche à chaque pas qu'il fait ; au maréchal d'Huxelle, qui va tout de travers ; ils en ont besoin ceux-là, mais moi, c'est décidé, je n'en veux pas.

— Je vous en prie, sire.

— N'en parlons plus, ma chère maman; voici le soleil qui se lève, ne me retenez pas davantage, j'ai une bataille à livrer ce matin, et mes munitions de guerre ne sont pas encore prêtes.

— Vos lisières ne gâteront rien à l'action, sire; mettez-les.

— Fi donc ! mes camarades se moqueraient joliment de moi, le duc de Chartres surtout.

— Ils n'oseront, sire,

— Bast, et qui les en empêcherait?

— La crainte d'aller en pénitence.

— Ah! vous les connaissez bien peu, ma chère maman ; est-ce que nous craignons quelque chose , nous autres Français?

—En vérité, sire, c'est bien mal de vous faire ainsi prier pour une chose qui vous coûte si peu; ayez donc un peu de complaisance pour celle que vous honorez du titre de mère.

— Si encore les autres enfants en avaient, je ne dis pas, maman; mais voyez le duc de Nangis , le petit marquis de Nesle, le petit comte de Feraudy.

— Mais ils ne sont pas rois, comme vous, sire.

— Il paraît alors que c'est bien ennuyeux d'être roi; depuis ce matin, voilà déjà trois chagrins que mon royaume me cause: le retard du combat, un long discours à apprendre par cœur, et de vilaines lisières qu'on veut me passer aux bras.

— Pour vilaines, sire, je vous arrête; regardez-les; vous n'en avez jamais vu de plus jolies.

— N'importe, elles me déplaisent et je ne les mettrai pas.

— Monsieur de Fleury, dit madame de Ventadour au précepteur du roi qui lisait son bréviaire contre les croisées, venez donc faire entendre raison au roi.

— Monsieur de Fleury, dit l'enfant à son tour, puisque vous êtes là, contre les vitres, dites-moi un peu si la neige ne fond pas?

— Pas encore, sire, dit M. de Fleury en se rapprochant du feu, devant lequel madame de Ventadour présentait en vain les lisières au jeune roi qui croisait ses deux bras derrière lui pour empêcher qu'on les lui passat par surprise. — Mais pourquoi résistez-vous à madame votre gouvernante? voyons, donnez-moi votre main, sire; faites de bonne grâce, et pour faire plaisir à madame de Ventadour, une chose que, de gré ou de force, il faut finir par faire.

— Mais, mon précepteur, songez donc que j'ai besoin d'aller au parc, dit Louis, le cœur

gros et les yeux humides; j'ai des pelotes de neige à faire.

— Vous avez d'abord des devoirs à remplir, sire, et plus qu'un autre enfant, car comme fils de roi, comme leur roi même, vous leur devez l'exemple ; commencez donc dès aujourd'hui à le leur donner en cédant au désir de madame votre gouvernante; levez votre bras, sire, je vous prie..... bien; à l'autre.... Maintenant voilà qui est fini ; je vous remercie beaucoup.

— Si les rois sont heureux, ce n'est pas toujours quand ils sont enfants, dit Louis XV, regardant en pleurant la ceinture d'or de ses lisières qui entourait sa taille.

— Vous avez raison, sire, répondit M. de Fleury; c'est plus tard, et surtout lorsqu'ils rendent leur peuple heureux.

— Le carrosse du roi est prêt, dit un gentilhomme de service, ouvrant les deux battans de la porte de la chambre à coucher du roi.

Alors madame de Ventadour se leva, prit le roi par la main et se mit à marcher avec lui vers le grand escalier du château. M. de Fleury et les pages suivaient. On descendit ainsi l'escalier. Le carrosse du roi, attelé de huit chevaux, se voyait au bas du perron.

Le froid était vif et piquant, et Louis XV, loin de s'en plaindre, s'en réjouissait; il pourra jouer à la bataille en revenant, la neige ne sera pas fondue. Dans cet espoir, il monta gaîment en carrosse, s'assit sur le siége du fond, et se mit à attendre avec patience M. de Villeroy et le duc du Maine, qui devaient entrer tous les deux dans le carrosse du roi.

Ils se présentèrent à la fois au marche-pied, et le pied de l'un ayant heurté le pied de l'autre, ils se toisèrent avec fierté.

—J'aurai l'honneur de faire observer au maréchal de Villeroy, dit le duc du Maine sans céder le pas, qu'en qualité de prince du sang, j'ai droit à la place d'honneur dans la voiture de sa majesté.

— J'aurai l'honneur de faire observer à M. le duc du Maine, dit le maréchal de Villeroy sans reculer d'une ligne, qu'en qualité de gouverneur du roi, j'ai droit à la place du fond, et ne dois la céder qu'à un légitime prince du sang, et non à M. le duc du Maine.

— C'est ce que nous verrons, s'écria le duc en voulant s'élancer dans le carrosse.

— C'est ce que nous ne verrons pas, répliqua le maréchal en le retenant.

— Mon Dieu, messieurs, dit le roi, que cette discussion faisait geler, en ce qu'elle empêchait de fermer la portière, mettez-vous tous deux à la place du fond ; j'irai bien sur le devant, moi.

— Cela ne se peut pas, sire, lui répondit son gouverneur.

— Eh bien, alors dit le jeune roi en grelottant, tirez à la courte-paille à qui se mettra à mon côté, ou bien mettez-vous tous deux sur le devant.

Le dernier conseil du roi fut suivi, et le carrose partit au galop.

II

A peine les chevaux eurent-ils emporté au galop le carrosse et ceux qu'il renfermait, que le maréchal de Villeroy se penchant vers le jeune roi, lui demanda s'il n'avait pas oublié son discours.

Mais Louis paraissait trop absorbé pour répondre; le beau parc de Vincennes se déroulait à ses yeux, c'était là que devait se livrer la grande bataille à laquelle il avait compté, le pauvre enfant, prendre une part si active. Il

regardait, en soupirant, cette neige si éclatante de blancheur, si ferme et qui craquait si délicieusement sous les pieds, cette neige qui aurait fait de si belles balles, de si grosses bombes, et qui lui donnait envie à manier; puis il apercevait de loin, à travers les arbres, ses petits compagnons courant çà et là, se livrant cette bataille à laquelle il avait rêvé toute la nuit; ils les voyait s'attaquer, se défendre, reculer, s'avancer, se rouler à terre, et s'envoyer de grosses pelotes de neige à la tête; puis il entendait leurs cris de joie, leurs éclats de rire francs et bruyants, leur défi, leur chant de victoire qui arrivait de loin jusqu'à lui. Puis au détour d'une allée, le champ de bataille se découvrit tout à coup, avec ses fortifications de toutes sortes, ses sentinelles à leur poste, ses munitions de guerre, c'est-à-dire des tas de pelotes de neige; enfin, tout le *tremblement* de la guerre (pour nous servir d'une expression de *vieux troupier*), et le pauvre petit cœur de Louis se gonfla, et des larmes roulèrent dans ses yeux.

à l'idée de la gloire qu'il aurait conquise, si on ne l'eût pas tenu prisonnier depuis le matin, et qu'il avait perdue peut-être pour toute la journée, car le soleil était grand, il réchauffait l'air, il allait sans nul doute faire fondre la neige, avant que la cérémonie, en finissant, ne lui eût rendu sa liberté.

— A quoi pensez-vous donc, sire? lui demanda le maréchal de Villeroy.

Sans lui répondre, Louis montra du doigt le champ de bataille, et ses grands yeux noirs et humides exprimaient si vivement le regret de ne point y être et le reproche de la contrainte qu'on exerçait sur lui, que le maréchal en fut touché.

— Que voulez-vous, sire! lui répéta-t-il lui aussi, ainsi que l'avait dit M. de Fleury; les enfants des rois ne sont pas comme les autres enfants; ils ont des devoirs à remplir, et comme c'est à eux à donner l'exemple, il ne leur est permis d'en négliger aucun.

Alors ils avaient atteint le faubourg Saint-

Antoine, et le peuple, aux fenêtres et dans les rues, voulait voir passer son roi; on baissa les glaces du carrosse, et autant sur l'invitation de son gouverneur qu'attiré par cette foule mouvante qui se pressait sur son passage, Louis s'avança à la portière; mille acclamations l'accueillirent de toutes parts. Le pauvre petit était pâle et triste, le froid le saisissait, et l'idée de la bataille perdue ne l'abandonnait pas.

Ce fut ainsi qu'il arriva au château des Tuileries; à la descente du carrosse, le grand-écuyer prit le roi dans ses bras et le porta jusqu'à la porte de la *grand'chambre* du parlement; là, le duc de Tresme faisant l'office de grand-chambellan, le prit à son tour, et ne le quitta qu'après l'avoir posé sur son trône, au pied duquel était déja assise la gouvernante des enfants de France, madame de Ventadour.

— Maman de Ventadour, dit-il en l'apercevant. Et aussitôt il retrouva un sourire et ses charmantes couleurs.

— Chut ! fit sa gouvernante en lui montrant, par un coup d'œil expressif, l'assemblée devant laquelle il se trouvait.

Comme s'il eût compris la solennité de la circonstance, Louis XV reprit un petit air sérieux qui lui était assez naturel et allait fort bien à la régularité de ses traits, puis il se mit à promener des regards assurés sur le spectacle imposant que présentait alors la cour de France rassemblée, et en grand costume d'apparat.

Quant à lui, centre de tous les regards, il faut avouer qu'il était impossible de rien voir de plus beau que cet enfant royal, avec sa peau blanche et fraîche, ses grands yeux noirs ombragés de longs cils bruns, son nez mignon et bien fait, sa jolie petite bouche fière et mutine, sa chevelure longue et brune descendant en longs anneaux sur ses épaules, et sa taille droite bien prise, tenant de ses aïeux cette noblesse toute royale, et empruntant à son âge les grâces de l'enfance. Debout sur son trône, attendant avec patience et dignité le commencement de la cé-

rémonie, on eût dit qu'il sentait parfaitement l'importance de ses fonctions.

Au reste, le roi ayant été le dernier à arriver, à peine le vit-on assis et silencieux que le cortége des courtisans s'agita; tous les corps de l'état suivirent, et chacun en passant devant le roi s'arrêtait, débitait un discours qui tous avaient un point de ressemblance bien affligeante pour celui qui posait, c'était leur longueur interminable; toutefois, le petit roi faisait assez bonne contenance; il écoutait avec une tranquillité qu'à la rigueur on aurait pu prendre pour de l'attention. Néanmoins, la vérité que je vous dois, mes petits amis, me force à vous avouer que le triste enfant des rois regardait plus souvent la croisée, à travers laquelle se balançaient quelques arbres poudrés de neige, que le président du corps qui le haranguait; et il pensait bien plus au combat de ses petits camarades, au défi qu'ils devaient se jeter, qu'aux paroles peut-être fort graves qu'on lui débitait d'une manière plus grave encore.

Quand vint le moment où, à son tour, il devait prendre la parole, le maréchal de Villeroy, qui se tenait près de lui, se pencha à son oreille et lui demanda s'il se rappelait ce qu'il lui avait fait apprendre par cœur le matin.

— Parfaitement, répondit-il.

— C'est le moment de le dire tout haut, sire, dit le maréchal; ne vous troublez pas, élevez la voix; je suis là, ne craignez rien.

Alors, avec une grâce parfaite et une certaine timidité dont il ne pouvait se défendre, mais qui lui donnait un attrait de plus, Louis XV prononça lentement et sans se tromper: — « *Nous, roi de France et de Navarre, déclarons le duc d'Orléans régent du royaume* » *pour administrer les affaires de nos états,* » *pendant notre minorité, conformément à* » *l'arrêt du parlement du 2 septembre.* »

En signe de reconnaissance, le duc d'Orléans vint remercier le roi et lui baiser la main; puis on nomma le conseil de régence; composé ainsi qu'il suit :

M. le duc d'Orléans ;
M. le duc du Maine ;
M. le maréchal de Villeroy ;
M. le duc de Bourbon ;
M. le comte de Toulouse ;
M. le chancelier de France ;
M. le maréchal d'Huxelles ;
M. le maréchal d'Harcourt ;
M. le maréchal de Besons ;
M. le duc de Saint-Simon ;
M. l'ancien évêque de Troyes.

Chaque membre vint à son tour remercier le roi et lui baiser la main.

Après suivirent les prestations de serment et tout ce qu'il plut à chacun de dire au jeune roi ; ça n'en finissait plus, et cette cérémonie, déjà si fatigante pour tout le monde, devint bientôt insupportable à cet enfant ; l'ennui s'en mêla, alors il n'écouta plus ; distrait, de mauvaise humeur, ses yeux erraient à l'aventure, cherchant la porte et sans doute les moyens de s'échapper. Il se levait, s'asseyait, s'appuyait

sur une jambe, puis sur l'autre, bâillait à se démancher la mâchoire; jouait avec les croix qui pendaient à son cordon bleu; puis les rejetant avec humeur, il recommençait ses bâillements de plus belle. Soudain, un objet sembla attirer son attention; ses regards se fixèrent sur un coin de la salle, et ne s'en détournèrent plus; ils exprimaient l'étonnement le plus comique et la surprise la plus grande. Le maréchal, qui, depuis un moment, suivait avec inquiétude chaque mouvement de son élève, ne tarda pas à remarquer cette nouvelle direction de ses regards, et suivant leur indication il reconnut dans le but de l'attention du jeune prince, le cardinal de Noaille, prélat extraordinairement laid, que son costume rouge enlaidissait encore, et que Louis ne connaissait pas, le cardinal ayant été disgracié par le vieux roi Louis XIV et ne paraissant plus à la cour depuis longtemps.

Craignant sans doute que l'attention du jeune roi ne déplût au vieux courtisan, le maréchal

fit signe à son élève de ne plus regarder de ce côté-là.

Louis fit signe que si, et reprit la même position.

— N'ayez donc pas les yeux toujours par là, sire, lui dit-il enfin à l'oreille, et voyant que ses signes ne servaient à rien.

— Si, je le veux, répondit-il lui aussi tout bas.

— Ce n'est pas poli, reprit le gouverneur.

— Tant pis, dit le roi.

— Mais c'est fort mal, sire.

— J'en suis bien fâché, mais ça m'amuse, mon gouverneur.

— Ecoutez plutôt ce monsieur qui vous parle.

C'était le prévôt des marchands de Paris, petit et gros homme, qui parlait depuis une heure et dont la voix montée sur un diapason assez élevé, prouvait qu'il pouvait encore longtemps parler sans se fatiguer.

— Ca m'ennuie ce qu'il dit, répondit Louis.

— Je vous en prie, sire..... sire.... sire.....

écoutez-moi... sire... sire... mais écoutez-moi donc....

— Laissez-moi tranquille, dit Louis, le cœur gros, aussi impatienté des signes et des remarques de son gouverneur, qu'ennuyé de la litanie de ces longs discours.

— Mais, sire, je ne peux pas vous laisser tranquille, répliqua le maréchal; vous n'êtes pas ici pour vous *amuser*.

— Ah! ma neige, ma belle neige! dit le roi, auquel le mot *amuser* avait rendu la mémoire de son chagrin du matin.

— Il ne faut plus penser à ça, sire, mais bien à ce qui se passe ici.

— Mon Dieu, laissez-moi donc tranquille, dit le roi prêt à pleurer.

— Mais tenez-vous donc plus droit, sire, levez la tête, n'ayez donc pas cette mine boudeuse.

Le prévôt des marchands ayant alors fini son discours, un autre lui succéda; au premier mot qu'il articula, Louis ne pouvant plus y tenir, fondit en larmes en criant :

— Laissez-moi, laissez-moi, mon Dieu, laissez-moi.

Mais malgré ses cris et ses larmes, la cérémonie n'en continua pas moins; elle ne s'acheva qu'à la fin de la journée ; et Louis, en remontant en carrosse et en repassant devant le parc, éprouva une nouvelle douleur plus sensible que toutes les autres....

.... La neige était fondue !

— Oh ! ma bataille, mes pelotes de neige ! cria-t-il en pleurant à chaudes larmes.

On eut les plus grandes peines du monde à le consoler.

Puis, comme pour le narguer, il rencontra en montant les escaliers du château de Vincennes, tous ses petits camarades qui causaient et riaient, se racontant l'un à l'autre leurs prouesses de la journée; ils étaient rouges, animés, et quand Louis passa près d'eux avec sa figure pâle et triste, pas un n'envia son sort de roi de France.

— Qui a gagné? leur demanda Louis en pleurant.

— Le duc de Chartres, lui répondit-on, mais le marquis de Nesle s'est bien battu.

— Venez au moins me raconter tout ça, dit le petit roi.

— Sire, c'est l'heure de votre coucher, lui répondit madame de Ventadour.

— Eh bien! qu'on le retarde, dit Louis avec humeur.

Cela ne se peut pas, vos gentilshommes vous attendent.

— Est-ce ennuyeux d'être roi! dit Louis XV en recommençant à pleurer et en suivant sa gouvernante, qui le conduisit dans la chambre à coucher. — Et suis-je malheureux! l'été, où il fait si beau temps, et où l'on peut si bien se promener, on me fait rester au château, moi!

— Ah! sire reprit sa gouvernante en commençant à le déshabiller; ne sortez-vous pas quand vous voulez?

— Oui, vraiment; et le jour de la fête à Saint-Germain, je ne l'ai pas oublié, j'étais à la fenêtre, je voyais passer tout plein d'enfants

qui avaient l'air contents : je vous demandai où ils allaient, vous me répondîtes : A la foire aux Loges. — Je vous demandai ce que c'était que cette foire; — vous me répondîtes qu'on s'amusait sous les arbres, qu'on vendait des joujoux, qu'on vendait à boire et à manger, et que le soir je verrais revenir tous ces enfants avec des mirlitons, des gâteaux, que sais-je moi! J'avais une envie extrême d'aller là, vous étiez malade, maman, il fallut m'en passer.

— Vous irez l'année prochaine, sire.

— L'hiver, reprit le roi, il n'y a pas de plus grand amusement que de courir sur la neige, de faire des pelotes, de les lancer à la tête de ses camarades, d'en recevoir aussi, et aujourd'hui on me fait perdre la plus belle bataille du monde! Quand tombera-t-il de la neige maintenant ?

— Voyons, sire, ne pensez plus à ça, et dormez.

— Je ne m'endors pars; on va me dire en-

core que c'est l'heure où il faut que je dorme parce que je suis roi.

— Consolez-vous, sire, lui répliqua sa gouvernante; quand vous serez grand, vous serez plus heureux !

Hélas! mes enfants, en disant cela, madame de Ventadour ne put s'empêcher de soupirer, car elle n'en pensait pas un mot.

Elle savait fort bien que l'homme le plus heureux de France n'en est certes pas le roi, et malgré le proverbe que vous répétez peut-être en jouant, ou en travaillant : — *Heureux comme un roi*, — aucun de vous ne voudrait l'être, aux dépens de vos jeux quand vous êtes petits, et de votre repos en grandissant.

Au reste, lisez l'histoire des rois, mes enfants, et plaignez-les !

1314

BERTRAND DUGUESCLIN

CONNÉTABLE DE FRANCE,

OU

Le fruit qui mûrit tard est toujours bon.



1314

BERTRAND DUGUESCLIN

Connétable de France,

OU

Le fruit qui mûrit tard est toujours bon.

I

— Je veux qu'on m'obéisse à l'instant. Dans l'absence de mon père, je suis le chef de la famille, je suis l'aîné, je veux qu'on m'obéisse, je vous dis.

Celui qui disait ces paroles avec un ton arrogant, la voix impérieuse et le poing fermé, prêt à frapper celui qui aurait osé s'opposer à

sa volonté, était un enfant tout au plus âgé de huit ans, promenant autour de lui de petits yeux enfoncés dans une tête trop énorme pour appartenir à un corps aussi petit, bien que gros et trapu ; cet enfant regardait alternativement, tout en menaçant, une petite fille et un tout petit garçon, que la crainte avait fait se tapir dans un coin d'un gothique et somptueux salon.

— Maintenant, ajouta le premier garçon, que mademoiselle vienne s'atteler à cette corde et me serve de cheval. Puis, comme la petite ne répondait pas, il ajouta : — Eh bien ! on ne m'obéit pas ?...

— Choisis un autre jeu, Bertrand, répondit la petite fille d'une voix tremblante, tu me fais toujours mal avec ton fouet à ce jeu-là.

— J'ai dit celui-ci, je veux celui-ci, dit Bertrand en tapant du pied à terre.

— Eh bien ! celui-ci ne me plaît pas, à moi, repliqua la petite prenant son parti.

— Tu raisonnes, je crois ! s'écria Bertrand ;

et ce mot fut suivi d'un violent coup de poing appliqué sur les épaules de la petite fille, qui poussa un cri de douleur.

— Tais-toi, ou je recommence, lui dit-il le poing levé.

L'enfant se tut, mais le premier cri ayant été entendu, un homme vêtu de noir parut tout à coup au milieu des enfants.

— Pouvez-vous bien battre votre sœur, monsieur! dit cet homme, s'adressant sévèrement à Bertrand; votre sœur plus jeune que vous, plus faible, et que vous devriez protéger si quelqu'un l'attaquait!

— Et certes, c'est bien ce que je ferais si un autre que moi la battait, répliqua l'enfant, sans être intimidé par le ton de celui qui lui parlait.

— Et pourquoi, alors, la battez-vous, monsieur?

— Parce que je suis son maître, monsieur l'abbé.

— Et si je vous battais, moi qui suis le vôtre? dit l'abbé.

— D'abord, vous n'êtes pas mon maître, je n'en ai qu'un, c'est le seigneur Renauld-Duguesclin, mon père ; vous, vous n'êtes que mon précepteur, monsieur l'abbé.

— Et je ne le serai bientôt plus, monsieur, répondit le vénérable abbé, d'un air peiné ; car, auprès d'un pareil élève, je perds ma peine et je vole l'argent que votre père me donne pour vous instruire.

— Si vous le volez d'une manière, vous le gagnez bien avec vos sermons, mon cher précepteur, interrompit Bertrand, d'un air goguenard ; car, Dieu aidant, vous ne me les économisez pas.

— Et ils ne vous profitent pas beaucoup, monsieur, car vous ne les écoutez guère.

— Si je ne les écoute pas, je les entends toujours de reste.

— Certes, monsieur, il est bien dommage que vous n'ayez pas un peu plus de bonne volonté pour vous instruire, car vous êtes rempli de dispositions naturelles.

— Prenez donc garde, mon cher précepteur, vous allez vous étrangler ; quoi, vraiment, des dispositions naturelles.... regardez donc, c'est moi, Bertrand Duguesclin, à qui vous parlez. Bertrand Duguesclin, un petit vaurien, un entêté, un brutal, un mauvais sujet, que sais-je moi, enfin, toutes les estimables qualités dont, parfois, vous me gratifiez avec une générosité vraiment sans pareille.

— Et qui me causent, certes, plus de peines qu'à vous, monsieur.

— Marie, dit Bertrand à sa sœur, prête ton mouchoir à monsieur l'abbé : s'il continue sur ce ton, il va bientôt fondre en larmes, ce cher précepteur.

— Si encore vous aviez du cœur, monsieur, on pourrait espérer faire de vous quelque chose.

— Ah ! je n'ai pas de cœur ; voulez-vous bien m'expliquer ce que c'est que du cœur, mon précepteur ?

— C'est d'abord d'aimer ceux qui vous aiment, monsieur.

— C'est pour ça que je n'aime personne, parce que personne ne m'aime, répondit Bertrand d'un ton sombre.

— Et comment voulez-vous qu'on vous aime, monsieur? vous n'avez d'autres plaisirs que de faire du mal, d'autre passe-temps que de tourmenter les domestiques, que de faire crier votre sœur et votre frère, que de maltraiter quiconque se trouve plus faible que vous; il suffit que madame votre mère désire une chose pour que vous fassiez le contraire; enfin, vous êtes si méchant, qu'il n'y a pas, à deux lieues à la ronde de ce château, un enfant du village qui, vous voyant, ne s'enfuie à votre approche en criant à ceux qu'il rencontre : — Fuyons, fuyons, voici M. Bertrand, le fils à monseigneur; fuyons, car il est si mauvais qu'il nous ferait du mal! Personne ne peut vous souffrir, monsieur.

— Ça m'est bien égal, dit Bertrand en faisant une grimace horrible.

— Regardez-vous donc à quelque miroir,

monsieur; vos cheveux mal peignés couvrent votre front; vos habits sales, déchirés, un de vos pieds chaussé et l'autre nu, votre visage meurtri, vos mains noires de poussière, vous avez l'air d'un petit mendiant, monsieur.

— Eh bien! tant mieux.

— Est-ce ainsi que l'on répond, et au lieu de rester ici à faire du mal, ne feriez-vous pas mieux d'aller vous nettoyer et puis de venir prendre votre leçon de lecture? Savez-vous qu'il est honteux à votre âge, bientôt huit ans, de ne pas savoir encore épeler les lettres de l'alphabet ?

— Merci, ça m'ennuie d'apprendre à lire.

— Ça m'ennuie bien plus de vous l'enseigner.

— Alors, pourquoi le faites-vous?

— Parce que c'est mon devoir, monsieur, et que, dans cette vie, il faut que chacun fasse son devoir.

— Est-ce que j'ai un devoir à remplir, moi?

— Certainement, monsieur; si le mien est de vous enseigner, le vôtre est d'apprendre.

— C'est fort différent; vous, vous êtes payé pour m'enseigner, mais moi je ne suis pas payé pour apprendre.

— Pardonnez-moi, monsieur; seulement, il y a une différence. Quand j'ai fait mon devoir auprès de vous, on me paie avec de l'argent; et vous, si vous faisiez le vôtre, vous vous trouveriez bien payé et bien récompensé, je vous assure, par le contentement que vous éprouveriez et par celui que vous feriez éprouver aux autres.

— Bast, ce sont des bêtises, tout ça, monsieur le précepteur; et puis, quand même, je ne veux faire éprouver de contentement à personne.

— Et pourquoi cela, monsieur?

— Parce que tout le monde me hait, et que je hais tout le monde.

— Savez-vous pourquoi tout le monde vous hait, monsieur?

— Oui, répondit Bertrand en poussant un profond soupir ; oui, car je suis laid, laid à faire peur.

— La laideur n'est pas un défaut, monsieur ; ce n'est pas la laideur du visage qui fait qu'on vous aime ou qu'on vous hait, ce sont les bonnes ou les mauvaises qualités que vous possédez ; la méchanceté, l'entêtement, la paresse, enlaidissent bien plus un visage, qu'un nez plus ou moins gros, qu'un œil plus ou moins grand ; croyez-vous que ce soit à cause de cela que le seigneur Duguesclin, votre père, désolé de voir l'aîné de ses fils annoncer d'aussi mauvaises dispositions, ait dit en partant : — « Voici un garçon qui fera peu d'honneur au » nom qu'il porte ; autant vaudrait qu'il fût » mort en naissant, que de souiller le nom de » son père, comme il le fera sans doute. »

— Ah ! mon père a dit ça, s'écria le petit Duguesclin, le front rouge, les dents serrées, les poings fermés ; mon père a dit ça, eh bien ! je veux devenir encore plus méchant que je ne

je suis; je veux faire encore plus de mal, et puisque personne ne m'aime, au moins on me craindra.

— Alors, monsieur, recevez mes adieux.

— De bien grand cœur, allez.

— Je vous quitte, le cœur serré.

— Et moi je vous vois partir le cœur joyeux.

— Puissé-je vous revoir un jour changé à votre avantage!

— Et moi, puissé-je ne vous revoir jamais!

Pendant ce colloque, le frère et la sœur de Bertrand Duguesclin étaient allés retrouver leur mère, et le précepteur se retirant à pas lents, laissa bientot Bertrand tout seul livré à de sombres réflexions, et boudant, la tête basse, dans un coin du somptueux salon.

Cette petite scène se passait au château de la Mothe-Broon près de Rennes, en 1322.

La cloche du dîner sonna peu de temps après, et réunit toute la famille dans la salle à manger. Bertrand s'y rendit le dernier, l'air encore plus sombre, de plus mauvaise humeur que d'habi-

tude; sa mère, son frère et sa sœur étaient assis quand il alla prendre sa place à table.

— Votre précépteur est parti, monsieur, lui dit la dame Duguesclin de prime abord, d'un ton triste et froid.

— Eh bien, tant mieux, répondit Bertrand en mangeant la soupe si vite et si goulûment, que la moitié du bouillon qui débordait sa cuiller, baignait son menton et découlait de là sur ses habits.

— Vous me causez beaucoup de chagrin, monsieur, reprit la dame Duguesclin, oubliant de servir les plats que les domestiques posaient sur la table, tant la conduite de son fils la peinait. — Votre père, en partant, parlait de vous exiler, de vous envoyer au loin; ma faiblesse pour vous m'a fait différer cette punition.... Je serai bientôt forcée de la mettre à exécution, monsieur.

Bertrand ne répondit rien; les yeux fixés sur un plat de pigeons en compote, placé en face de lui, il n'était occupé qu'au moyen d'en faire

arriver un dans son assiette, sans trop se brûler les doigts; au moment que sa mère finissait de parler, crac, elle vit un pigeon sauter du plat dans l'assiette de son fils, en laissant une longue traînée de sauce sur la nappe toute blanche.

Eh bien, que faites-vous? lui dit-elle; ne pouvez-vous attendre que je vous serve? voyez votre frére, votre sœur, tous les deux plus jeunes que vous, et qui se conduisent mieux que vous.... Je vous défends dorénavant de toucher à aucun plat, monsieur.

Toujours sans répondre à sa mère, Bertrand se mit à mordre à même le pigeon, le déchirant à belles dents.

—En vérité, monsieur, vous me faites honte, lui dit sa mère; ne pouvez-vous manger plus proprement? — Comtois, dit-elle à un valet qui se tenait derrière Bertrand, découpez la viande de monsieur et servez-le.

— J'ai fini, dit Bertrand.

— Enlevez cette assiette, Comtois; et que

cela n'arrive plus, ajouta-t-elle à son fils.

Elle n'avait pas fini cette recommandation, qu'une main de Bertrand se trouvait dans un plat de beignets au sucre, et l'autre dans un saladier de laitue romaine tout assaisonnée.

— Vous ne m'avez donc pas entendue, Bertrand? dit la dame Duguesclin avec émotion.

Bertrand porta une couple de beignets à sa bouche, quelques feuilles de salade, et les deux mains reprirent incontinent le chemin du plat et du saladier.

— Sortez, monsieur! s'écria la dame Duguesclin courroucée, sortez, et ne reparaissez à mes yeux qu'avec ma permission!

— Je sortirai quand j'aurai dîné, répondit Bertrand, la bouche pleine et continuant toujours le même manége.

— Sortez, encore une fois! répliqua la dame Duguesclin, irritée de la désobéissance de son fils, sortez! Comtois, enlevez monsieur, portez-le dans sa chambre, enfermez-le et rapportez-moi la clef.

Qu'il ne me touche pas! s'ecria Bertrand les yeux enflammés: qu'il ne me touche pas!

— Faites ce que je vous ordonne, Comtois, dit la dame.

S'il m'approche, je lui passe mon couteau dans le ventre, dit Bertrand saisissant un couteau de table et en tenant la pointe du côté du valet.

Mais celui-ci peu ému de cette menace, passa tranquillement derrière l'enfant, et lui saisissant le bras au moment où il s'y attendait le moins, il le désarma aisément. Alors la fureur de Bertrand ne connut plus de bornes; tirant la nappe à lui, et amenant ainsi tout ce qui se trouvait dessus, plats, viandes, sauce, fruits, verres, eau, vin; tout tomba pêle-mêle au milieu de la salle. Surprise d'un tel acte de démence, la dame Duguesclin se leva de table, et serrant contre son sein ses deux autres enfants, que la peur de Bertrand et le vacarme des plats, qui se heurtaient et se brisaient sur le carreau, rendaient muets et pâles, elle s'écria les larmes aux yeux:

— O mon Dieu ! il faut que, sans le vouloir, je vous aie bien offensé, puisque vous m'avez envoyé dans votre colère un pareil enfant. Mon Dieu ! celui-là n'est peut-être pas à moi, on me l'aura changé en nourrice; il est impossible que j'aie donné le jour à un être aussi méchant, aussi insubordonné.

Sans écouter ces paroles, qui sans doute eussent fait rentrer Bertrand en lui-même, le petit Duguesclin continuait ses prouesses contre la table, la frappant du pied, criant, hurlant, se meurtrissant les poings, allant de la table aux chaises, des chaises aux plats renversés qu'il poussait du pied. De là, il menaçait les valets, qui, se tenant écartés, attendaient les ordres de leur maîtresse pour saisir le mutin, et ne s'arrêta que fatigué, harassé, les mains en sang, le front baigné de sueur.

Saisissez-vous de cet enfant, dit la dame Duguesclin aux valets, quand l'émotion et ses larmes lui eurent permis de parler; et ce n'est point dans sa chambre que vous le porterez, c'est

dans le souterrain; à main droite, à la dernière marche de l'escalier, il y a un caveau qui ne sert à rien, enfermez-y cet enfant, et qu'il y reste huit jours au pain et à l'eau, sans voir personne.

— Oh ! maman ! pardon pour Bertrand, pardon, maman ! s'écrièrent les deux autres enfants en joignant leurs petites mains devant leur mère.

— Point de pardon pour les méchants, répliqua la dame Duguesclin d'un ton sévère ; et vous, mes enfants, venez dans mes bras, venez consoler votre pauvre mère du chagrin mortel que lui cause votre frère aîné. Venez, je suis bien malheureuse.

Au même instant la porte de la salle à manger s'ouvrit : une femme vêtue de noir, en costume de religieuse, s'arrêta sur le seuil, promenant un regard étonné sur le spectacle qui s'offrait à sa vue.

D'abord une table renversée, des débris de porcelaines et de viandes épars sur le carreau :

un ruisseau d'eau et de vin sillonnant çà et là; puis, en face, la dame Duguesclin, pâle, les yeux baignés de larmes et serrant dans ses bras deux enfants effrayés ; plus loin des valets stupéfaits, et enfin, dans un coin, la tête basse, tout rouge, tout honteux et haletant, un enfant mal mis, sale, a moitié habillé.

II

— Sœur Marthe... dirent enfin les deux plus jeunes enfants, quittant les bras de leur mère et courant à la religieuse.

— Vous venez dans un bien triste moment, ma sœur, dit la dame Duguesclin d'un air peiné.

— Mais pas mal à propos, j'espère? demanda sœur Marthe.

— Impossible, ma sœur, impossible, répondit

la dame avec effusion. Au reste, jamais je n'eus autant besoin de consolation, jamais je n'eus autant de chagrin.

— En effet, reprit la religieuse, vous êtes pâle, émue, vous tremblez; votre main est brûlante, des larmes roulent dans vos yeux... Madame, le seigneur Duguesclin...

— Se porte bien, Dieu merci! répondit la dame.

— Alors, reprit la religieuse regardant autour d'elle...

— Vous êtes effrayée de ce désordre, ma sœur, reprit la dame; que serait-ce donc si vous en connaissiez la cause!

— Ce n'est pas cela qui m'occupe, répondit sœur Marthe; c'est cet enfant, ajouta-t-elle, en désignant du doigt Bertrand; quel est-il?

La dame Duguesclin baissa la tête en soupirant, et les domestiques, voyant qu'on ne leur donnait plus d'ordres, se retirèrent en emportant les débris du dîner.

— C'est un enfant bien méchant, dit la dame après un moment de silence.

— Bah ! dit la religieuse en souriant et en s'approchant de Bertrand; bah! est-ce qu'à cet âge-là on est méchant?

— Aussi bien qu'au vôtre, répondit Bertrand en fronçant les sourcils.

— Mais au mien, on ne l'est pas, mon enfant, répondit la religieuse avec douceur. Voyons, approchez-vous, quittez votre coin, mon petit ami.

— Je ne suis l'ami de personne, répondit Bertrand durement.

— Mais moi, voulez-vous que je sois votre amie.

— Vous, laissez-moi tranquille, dit Bertrand en tournant le dos à sœur Marthe.

— Ce n'est pas poli, ce que vous faites là, dit la religieuse.

— Ah ! vous aussi vous allez faire de la morale, comme monsieur mon père, comme madame ma mère, comme monsieur mon précepteur.

— Non, je ne veux pas vous faire de la morale,

car j'imagine que vous n'en avez pas besoin, que vous êtes sage, obéissant.

— Savez-vous, madame la religieuse, que je ne souffre pas qu'on se moque de moi? répliqua Bertrand avec hauteur.

— Dieu m'en garde, mon ami.

— Et que ceux qui l'osent, je leur donne des coups de bâton.

Et Bertrand ramassant à terre un morceau de bois le brandit en l'air.

— Laissez-le, ma sœur, il vous fera du mal, dit la dame Duguesclin.

— Je l'en crois incapable, dit la religieuse s'avançant toujours vers Bertrand. Quand elle en fut tout près, elle prit sa main et écarta les cheveux qui lui couvraient le front et les joues, et le regardant attentivement, elle dit :

— Il y a dans la physionomie de cet enfant quelque chose de noble et de caractéristique ; ou je me trompe fort, ou il se distinguera un jour; sa physionomie est heureuse, ce sera un grand

capitaine, ce sera un des hommes les plus illustres de son siècle.

En écoutant cette prédiction, la dame Duguesclin poussa un profond soupir.

— Hélas ! bonne sœur, lui dit-elle, cet enfant est bien loin d'avoir jamais une destinée aussi heureuse que vous la lui prédisez ; malheureusement, c'est mon enfant..

— Votre enfant? interrompit sœur Marthe avec étonnement : et où le teniez-vous donc caché? depuis le temps que je viens vous voir, voilà la première fois que je l'aperçois.

— Que voulez-vous, ma bonne sœur, il est d'un si mauvais naturel, que, quoique mon fils, et mon fils aîné, j'ai honte de lui, de le voir, de le montrer ; je le fais sortir du château quand il me vient des visites dont je tiens à conserver l'estime. Cet enfant ne se plaît qu'à faire du mal, et j'ai grand'peur que tôt ou tard il ne déshonore sa famille ; je prie Dieu matin et soir de le rendre meilleur, mais rien ne peut le corriger, ni sévérité, ni caresse ; il fait tant de

méchancetés que souvent son père quitte le château pour n'avoir pas à le punir ; et moi-même, ma sœur, je sens qu'un pareil enfant perd tous les jours de mon amour... Vous avez été étonnée, en entrant chez moi, du désordre qui y régnait ; écoutez, je vous prie, ma bonne sœur, la conduite de cet enfant, et jugez vous-même s'il ne mérite pas la punition que je veux lui infliger.

Alors la dame Duguesclin raconta la scène que vous savez, mes enfants.

Quand elle eut fini de parler, la religieuse qui l'avait écoutée très-attentivement, se tourna vers Bertrand ; et le voyant honteux et confus, elle se rapprocha de lui.

— C'est mal, mon enfant, lui dit-elle avec douceur, c'est mal, et je suis certaine que vous le sentez aussi bien que moi ; il est beau de faire le maître, mon fils, mais c'est d'abord à son caractère qu'il faut commander. Il est naturel de s'indigner quand on vous inflige une punition, mais il est noble de ne pas la mériter, et je crois que vous l'avez méritée ; au reste, voyez-

le vous-même, l'expression de vos traits ne peut tromper. Je le répète, vous serez un jour un homme remarquable, commencez dès ce moment à accomplir ma prédiction. Je prie madame votre mère de ne pas insister pour vous punir; je vous prie, vous, d'accepter votre punition si vous vous croyez coupable.

Laissant tomber le bâton qu'il avait à la main, Bertrand s'achemina vers la porte sans rien dire.

— Où allez-vous donc? lui demanda la religieuse courant après lui et le retenant par la main.

— Je vais au cachot, madame, mais je veux y aller seul, j'en sais le chemin, répondit Bertrand, cachant sous un ton dur les larmes qui le gagnaient.

— Et maintenant je prie madame votre mère de vous faire grâce, répliqua la religieuse en le baisant au front; vous êtes un noble et généreux enfant.

— Et c'est de grand cœur que je lui par-

donne, dit la dame Duguesclin prenant Bertrand dans ses bras et l'embrassant avec tendresse. Je serais une bien heureuse mère, si mon fils le voulait.

— A compter de ce moment, je vous le promets, madame, répondit-il d'un air si doux, si soumis, que sa mère toute réjouie l'embrassa une seconde fois.

— Et à compter de ce moment, je réponds de son avenir, s'écria la religieuse avec exaltation ; votre fils vous fera honneur, madame.

— Je vous crois, ma sœur, dit la dame Duguesclin avec émotion ; je vous crois, il est si doux de croire ce qu'on désire! Mais je vous en prie, revenez souvent entretenir, par vos douces paroles, les bonnes dispositions de mon enfant ; voyez, depuis un moment que vous êtes ici, voyez, ce n'est plus le même!

— Le fruit qui ne mûrit jamais ne vaut rien, répondit Bertrand profondément frappé de la prédiction de la religieuse, mais celui qui mûrit tard est toujours bon.

Quelques jours après, le seigneur Duguesclin revint de son voyage, et le premier objet qui frappa ses yeux en se mettant à table, ce fut son fils aîné qu'il eut peine à reconnaître. Sa mise était propre et soignée, ses cheveux bien peignés et frisés ne grossissaient plus sa tête de leur *ébouriffage*. Ses mains étaient lavées; puis à table, il se conduisit si bien, mangeant proprement, ne répondant que lorsqu'on lui parlait, ne demandant un service aux domestiques que poliment; bref, la surprise du seigneur allait en croissant; il lui fit quelques questions, auxquelles Bertrand répondit avec respect et soumission; puis après dîner, il le vit jouer avec son frère et sa sœur, sans les faire crier comme il le faisait habituellement; bien mieux, il leur cédait quelquefois. De joie, le seigneur Duguesclin conduisit son fils dans ses écuries, lui fit cadeau d'un petit cheval, et lui donna une première leçon d'équitation.

Je viens, mes chers enfants, de vous montrer Bertrand Duguesclin à huit ans, bien maus-

sade, bien méchant, aussi méchant même qu'on peut l'être à cet âge; et puis changé soudainement par quelques paroles pronostiquées par une bonne religieuse. Plus tard, il devint un des plus grands capitaines de son temps, et dans toutes ses rencontres avec les ennemis de son pays, il se couvrit toujours d'une gloire nouvelle. Charles V, roi de France, voulant le récompenser dignement, l'éleva au grade de *connétable*, la plus haute dignité militaire de cette époque. Aussi admirable par ses vertus que par son talent et son courage, il acquit non-seulement l'estime de ses concitoyens, mais encore il sut conquérir celle des Anglais qu'il combattait. Il mourut au siége du château de Randon. Le gouverneur de cette forteresse, apprenant le malheur que pleurait l'armée tout entière, vint s'incliner devant le cercueil d'un aussi noble et aussi généreux ennemi. Duguesclin, un des plus beaux noms dont s'enórgueillisse l'histoire française, fut l'amour et le modèle de ses contemporains, qui avaient

trop de bonnes qualités à admirer en lui, pour jamais s'apercevoir de sa laideur.

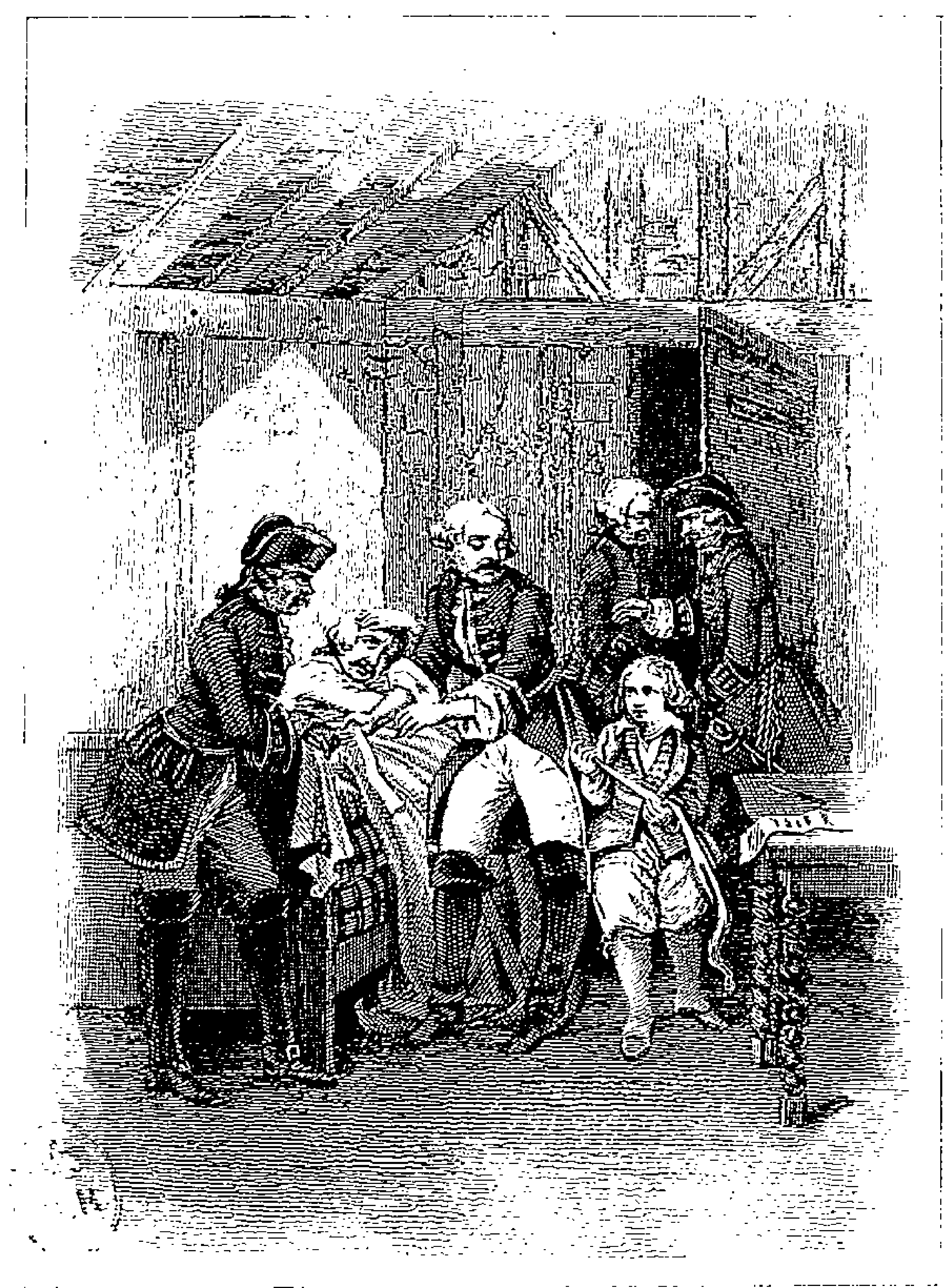
Quant à lui, jamais il n'oublia, assure-t-on, la prédiction de sœur Marthe et l'heureux changement que cette prédiction apporta à son humeur et à son caractère.

1783

Guillaume Dupuytren

PREMIER

CHIRURGIEN DE L'HOTEL-DIEU.



1785

GUILLAUME DUPUYTREN

Premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

I

En 1785, le 10 mai au matin, une bande joyeuse d'enfants des deux sexes se réunit sur la place principale du village de Pierre-Buffière, situé dans la Haute-Vienne. La plupart sortaient des maisons qui entouraient la place, les autres arrivaient en courant d'endroits plus éloignés du village, quelques-uns venaient de la campagne. Après s'être rangés deux à deux, ces enfants partirent ainsi, du centre de la place,

s'acheminant vers une petite maison blanche touchant à l'église et lui appartenant probablement. Au moment où ils se mirent en marche, on put aisément remarquer que chaque petit visage, mutin, ou railleur, ou grondeur, devenait grave, sérieux, même pensif.

C'est qu'ils allaient à l'école, chez le curé de Pierre-Buffière, et que pas un d'eux, les petits farceurs qu'ils étaient, ne savait un mot de la leçon du catéchisme du jour.

A mesure qu'ils approchaient de l'église, ils passaient devant une pauvre chaumière, sur le seuil de la porte de laquelle un petit garçon âgé de sept à huit ans, était assis, en faisant la moue, de l'air d'un enfant qui retient ses larmes.

— Adieu, Guillaume, disait chacun en défilant devant lui; mais dans cet *Adieu, Guillaume*, il y avait un tel accent de raillerie, chaque petite bouche exprimait si bien une pitié insultante, chaque regard narguait si clairement l'enfant assis, que celui-ci, retenant les larmes

que ces deux mots appelaient dans ses grands yeux bleus, ne leur répondait que par une grimace, ou la menace de son poing si l'adversaire en valait la peine, ou bien par le silence expressif du reproche, si ces mots avaient été prononcés par une petite fille.

— *Adieu Guillaume!* répéta-t-il lui aussi, quand le dernier couple d'enfants eut disparu derrière la porte du curé maître d'école; *Adieu, Guillaume!* Vilains enfants! au lieu de dire : *Allons, Guillaume.* Je les déteste ces enfants-là.

Et se levant impétueusement, il s'élança dans l'intérieur de la chaumière.

Une jeune femme, maigre et pâle, était assise devant un foyer, au feu duquel bouillait une marmite; elle avait sur ses genoux une petite fille attachée à son sein : elle jetait alternativement un regard sur sa fille et un regard sur les herbes qui remplissaient la marmite.

—Maman, dit Guillaume étourdiment, vous ne voulez donc pas m'envoyer à l'école avec les autres enfants?

— Pourquoi ? lui demanda sa mère.

— Pouvez-vous faire une pareille question, maman ? dit l'enfant; pour apprendre à lire, donc.

— Tu sais que je te donnerai des leçons quand tu le voudras, Guillaume.

— Je ne puis apprendre avec vous, maman, vous êtes trop douce ; que je lise bien ou mal, vous êtes toujours contente ; non, vous n'êtes pas un bon maître ; un bon maître se fait craindre, et moi je ne vous crains pas du tout.... Je vous en prie, maman, envoyez-moi à l'école chez M. le curé ; voilà un bon maître, ça, tous les enfants ont peur de lui.

— Tu crois donc, Guillaume, que pour être bon maître il faut être méchant ?

— Vous ne me comprenez pas, maman ; ce n'est pas méchant, que je veux dire, c'est sévère ; tenez, par exemple, quand il passe un régiment, vous avez dû remarquer, maman, comme le général parle aux soldats, comme les soldats craignent le général, et en ont peur ;

eh bien! pour ça, ça ne veut pas dire que le général soit méchant; mais je parie qu'il est sévère, qu'il les punit quand ils le méritent; je le parie, maman.

— C'est très-possible, mon fils.

—Puisque c'est possible, maman, envoyez-moi à l'école.

La mère sourit tristement et répondit :

— Pour t'envoyer à l'école, Guillaume, il faudrait la payer.

—C'est juste, maman.

— Pour la payer, Guillaume, il faut avoir de l'argent, et ton père n'en a pas.

— Mon père n'a pas d'argent? eh pourquoi n'en gagne-t-il pas comme les autres paysans du village?

— Ton père n'est pas un paysan, Guillaume; il était, quand tu vins au monde, avocat au parlement, il a perdu sa place; tu es trop enfant pour que je t'explique cela, tout ce que je puis te dire, c'est qu'il est resté sans fortune, et que ce n'est qu'à grand'peine que nous pou-

vons payer le loyer de cette misérable chaumière et vous procurer du pain.

— Savez-vous que c'est bien triste, ce que vous dites-là, ma mère?

— Très-triste, mon enfant.

— Ainsi, nous sommes pauvres ?

— Très-pauvres.

— Et comment faudrait-il faire pour devenir riche?

— C'est à la volonté du bon Dieu, mon fils !

— Etes-vous bien sûre de cela, maman ?

— Dieu peut tout, mon fils; douter de sa puissance est le plus grand des péchés.

— Je n'en doute pas, maman, mais alors pourquoi ne lui demandez-vous pas la richesse ?

— Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient, mon fils.

Guillaume secoua sa petite tête blonde et répliqua :

— Mais que lui demandez-vous donc dans vos prières ?

— D'abord la santé de ton père, la tienne et celle de ta petite sœur Henriette.

— Et certes on ne peut nier qu'il ne vous écoute, maman, car nous nous portons très-bien, tous les trois, et toi par-dessus le marché... Moi, je ne sais pas trop ce que je lui dis, au bon Dieu, parce que tu me fais prier en latin, et que je ne comprends pas le latin; mais à commencer d'aujourd'hui je vais lui demander en français de me rendre riche; je le lui demanderai le matin, je le lui demanderai le soir, au milieu de la journée, à toutes les heures; je le lui demanderai si souvent, si souvent, qu'il faudra bien qu'il me l'accorde; et tiens, pas plus tard qu'à présent je vais le lui demander tout de suite.

Et soudain Guillaume se mettant à genoux devant une image du Christ supendue à la muraille, joignit ses petites mains, et dit :

— Mon Dieu, faites-moi riche, bien riche; mon Dieu, faites-moi riche, bien riche; mon Dieu, faites-moi riche, bien riche. — Là, j'ai

fini, ajouta-t-il en se relevant; tout à l'heure je recommencerai.

— Eh bien! c'est toute ta prière? lui dit sa mère; tu ne demandes pas à Dieu, de te rendre sage, de te faire grandir? tu ne lui demandes pas une bonne santé pour ton père, pour moi, pour ta sœur?

— Oh ça, c'est parfaitement inutile, répondit Guillaume d'un petit air capable; — il ne faut pas ennuyer le bon Dieu en lui demandant trop de choses à la fois; qu'il me donne d'abord la richesse, et je le tiens quitte du reste.

— Sans la santé, mon fils, la richesse est peu de chose.

— Quand on est riche, on achète la santé.

— Ça ne se vend pas, mon fils.

— Maman, je n'aime pas que tu me dises un jour une chose et puis le lendemain une autre; tu fais comme moi, quand je dis que je suis fatigué pour ne pas aller ramasser du bois mort dans la forêt, et que je dis au même instant que je ne suis plus fatigué parce qu'il s'agit de jouer avec mes camarades.

— Tu ne sais ce que tu dis, Guillaume, dit la pauvre mère, allant coucher sa petite fille qui s'était endormie sur ses bras.

— Là... l'autre jour, il y a bien longtemps, quand papa était malade, n'as-tu pas dit : — Ah ! si j'avais les moyens de payer un médecin, mon pauvre mari serait bientôt rétabli !

— Oui ; eh bien, qu'est-ce que ça prouve ?

— Ça prouve que M. Mayaudon, le médecin, vend de la santé, et que, si tu avais eu de l'argent, tu lui en aurais acheté pour papa.

— C'est bien, c'est bien, tais-toi ; tu me casses la tête avec ton bavardage, et tu vas réveiller Henriette, qui n'a pas dormi de toute la nuit.

— Mon Dieu, que c'est ennuyeux les mamans ! dit Guillaume en colère ; ah ! quand je serai grand, bien grand comme M. le curé et comme le bédeau, et que j'aurai de belles cabanes, de beaux habits des dimanches pour tous les jours, et puis beaucoup, beaucoup de sous, beaucoup, beaucoup de liards, on ne me

dira plus : — *Tais-toi, tu me casses la tête.*

— Et qui te donnera tout ça? lui dit sa mère riant de son air mutin.

— Qui? le bon Dieu, donc; et s'il ne veut pas, j'en gagnerai.

— Et que feras-tu pour ça, petit gamin?

— D'abord, je ne me ferai pas avocat au parlement comme mon papa, car ça ne lui a rien rapporté; je ne me ferai pas paysan comme Gragot, Noblet, le père Cistron, car ça ne fait pas devenir riche; je ne ramasserai pas du bois mort comme je le fais: je ne travaillerai pas au jardin pour planter des choux, comme fait papa: des choux, ça fait la soupe, je le sais bien, mais ça ne paie pas le maître d'école à Guillaume.

— Pauvre enfant! tu as bien raison dit la mère en soupirant.

— Je le sais bien, que j'ai raison. Ecoutez, maman, je ferai comme M. Mayaudon, je me promènerai toute la journée avec une belle canne à la main, j'entrerai dans toutes les mai-

sons, et quand un homme me dira : — J'ai mal à la jambe, — je lui donnerai une petite bouteille où il y aura de l'eau, mais pas de l'eau de la fontaine, non, une autre eau ; ou bien de la poudre dans un petit morceau de papier ; — et je lui dirai avec une voix bien claire et bien lente, — Prenez ça, mon ami, demain je reviendrai en savoir les effets. N'est-ce pas, maman, que c'est comme ça qu'il dit, M. Mayaudon? et puis on lui donne de l'argent.

A ce moment, Guillaume fut interrompu par les cris joyeux des enfants qui sortaient de classe et se répandaient sur la petite place, en sautant, gambadant, s'appelant les uns les autres. — Ho! hé! Richard! — Ho! hé! Louis! — Ho! hé! Michel! — et puis d'autres noms encore ; mais je ne peux vous les répéter tous les uns après les autres, mes petits amis, car ils rempliraient le livre à eux seuls, et il n'y aurait plus de papier pour achever mon histoire, qui est véritable, et non pas inventée à plaisir, comme font tous mes confrères les auteurs, ce qui est très mal de leur part.

Donc, ils étaient tous à jouer, et Guillaume avec eux, la plupart aux *barres*, les autres à la *cligne-musette*, — quelques-uns au *bouchon* et beaucoup au *cheval-fondu*, lorsque tout à coup, celui qui faisait le cheval, au lieu de baisser son corps pour que son camarade pût sauter par-dessus, le releva, se mit à écouter, et tout à coup s'écria : — Un régiment ! un régiment !

II

Effectivement, le son d'une marche guerrière et lointaine se faisait entendre, accompagnée du piétinement d'un grand nombre de chevaux et d'un certain bruissement de fers qui semblait battre la mesure.

Bientôt un beau régiment de cavalerie parut sur la hauteur, et les enfants émerveillés, se rangèrent en haie le long des maisons, en ouvrant de grands yeux pour mieux les voir arriver.

Le régiment avançant au petit trot et le bruit de la musique allant toujours en croissant, la grosse caisse, les timbales, les trompettes, les cors, les pavillons chinois, les trombones, la flûte jointe au fifre, mis en branle à la fois, firent bientôt un tel tintamare que tout dans le village, bêtes, gens et petits enfants furent en émoi; les habitants accoururent aux portes, les chiens aboyèrent, les ânes ruèrent en brayant; jusqu'aux poules, coqs, canards et oies qui se crurent obligés de faire chacun leur partie; à quoi les cavaliers répondirent en riant et jurant, et les chevaux en hennissant; si bien que quelques porcs mal gardés et mal appris, épouvantés de ce bruit inaccoutumé, s'échappèrent de leur loge, et se mettant à courir partout le village, vinrent s'embarrasser en grognant, dans les jambes des chevaux, et jetèrent ainsi le désordre dans la troupe.

On voulut les chasser à coups de sabre. L'un deux, peu fait à cette politesse, qu'il ne trouva sans doute pas de son goût, mordit bel et bien à la

cuisse le cheval du maître qui lui parlait ainsi, et le cheval, qui sans doute ne trouva pas non plus la plaisanterie agréable, s'en vengea en se cabrant d'une façon si soudaine, si imprévue, si rude, qu'il jeta son maître par terre, lui avec, la bête dessus ou la bête dessous, c'est ce que l'histoire ne dit pas; mais tant il y a que le cheval eut un fameux coup d'éperon qui lui déchira le ventre, et que le cavalier voulant se relever, s'aperçut en laissant échapper un jurement épouvantable, que sa jambe était cassée.

Aussitôt le commandant ordonna une halte, et le chirurgien-major mettant pied à terre, s'approcha du blessé pour savoir ce dont il était question.

— Il est question de la raccommoder, et au plus tôt, répondit le soldat en montrant son pied qui pendait à sa jambe; on dit qu'une campagne va s'ouvrir, et je n'ai pas envie de rester en ambulance quand mes camarades iront là-bas se donner de fameux coups de peigne.... Cochon de cochon... va, si je te tenais!...

— Diable, dit le chirurgien d'un air peiné, l'os est fracturé en deux endroits; c'est la jambe que je t'ai déjà raccommodée deux fois; mon vieux, celle-ci, il n'y a pas de milieu... je crois bien qu'il me faudra l'amputer.

— Eh bien, mille bombes, dépêchez-vous, et que ce soit vite fait.

Sur un signe du chirurgien-major, quelques soldats prirent le blessé sous le bras, le mirent sur leurs épaules, et entrant dans la première chaumière qui se présenta à eux, ils le déposèrent sur un mauvais grabat, où le chirurgien se mit ensuite en besogne.

Nommant par son nom chacun des instruments dont il avait besoin, le chirurgien disait :

— Donnez-moi celui-ci, puis celui-là; maintenant cet autre; bien, il faut attacher ces chairs, passez-moi le fil, une aiguille; donnez-moi de la charpie; encore, encore.

L'amputé n'avait pas poussé un cri.

— Une bande maintenant, dit le chirurgien.

— La voici, répondit une petite voix émue, et pourtant assez ferme.

On tourna la tête du côté d'ou partait cette voix si douce, et chacun fut étonné de voir près du grabat un jeune enfant, que dans la chaleur de l'opération personne n'avait remarqué.

Il était blond et pâle, et sur ses traits charmants qu'une forte émotion semblait dominer, on y lisait comme l'indice d'un grand caractère, d'un mâle courage; ses yeux surtout avaient un attrait magique ; l'étonnement, l'effroi et l'audace s'y lisaient; sa petite main tremblait en présentant la bande, et toutefois, quand le chirurgien dit avec humeur: « Otez donc cet enfant de là, » l'enfant répondit avec fermeté:

— Je veux voir jusqu'à la fin.

— Ça t'amuse donc beaucoup? lui demanda quelqu'un de la troupe.

— Non, mais ça m'étonne, répondit-il sans hésiter.

Ah! et qu'est-ce qui t'étonne? lui demanda un autre.

— Ce soldat qui a coupé la jambe de l'autre soldat sans trembler, et l'autre qui se l'est laissé couper sans crier.

— Comment t'appelles-tu? lui demanda le chirurgien stupéfait de cette réponse.

— Guillaume Dupuytren, pour vous servir, répondit-il.

Que fait ton père?

— Peu de chose, il plante des choux, des carottes et de la salade dans son jardin ; il va souvent couper du bois mort dans la forêt, et puis il écrit, il écrit tout plein de choses sur un morceau de papier.

— Et tu appelles ça peu de chose?

— Oui, puisque ça rapporte si peu, que maman dit que nous mourons de faim.

— Et réellement, meurs-tu de faim?

— Non; ce n'est pas cela qui m'occupe le plus.

Emerveillés des réponses justes et naïves de cet enfant, de sa beauté, qui, malgré les haillons qui couvraient son corps, avait quelque

chose de déterminé et d'aristocratique, les soldats se rangèrent en cercle autour de lui; c'était à qui lui adresserait une demande, à qui lui ferait une question ; mais depuis un moment, le petit Guillaume ne répondait à aucune.

III

Le chirurgien-major venait de recevoir une dépêche qu'il lisait attentivement ; et, debout devant lui, cet enfant, sans faire aucun mouvement, semblait absorbé par la vue de cet homme qui lui avait fait éprouver une sensation aussi nouvelle ; il le regardait, regardait la dépêche qu'il lisait, et soudain, comme poussé par une impulsion à laquelle il obéissait, il posa sa petite main sur la main du chirurgien, et

appelant par ce geste hardi l'attention du soldat, il lui dit :

— Tu sais lire ?

— Oui, certes, répondit celui-ci en souriant de cette interpellation soudaine dont il était loin de deviner le motif.

— Aussi bien que M. le curé de Pierre-Buffière, qui demeure à gauche de la place, près de l'église ?

— Je le pense, mon petit ami.

— Eh bien, écoute, répliqua l'enfant après un moment d'hésitation, enseigne-moi à lire.

Un grand éclat de rire de toute la troupe répondit à cette boutade.

— Assez causé, et va te promener, dit le chirurgien en reprenant sa lecture.

Les larmes en vinrent aux yeux du pauvre petit.

— Si je savais lire, et que tu ne le saches pas, murmura-t-il entre ses dents, je t'enseignerais bien moi.

— Que marmottes-tu, morveux ? dit le chi-

rurgien relevant la tête à cette voix plaintive.

Guillaume continua sur le même ton :

— On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est que de ne pas savoir lire !

— Ça ne te fait pas de mal, peut-être ? répliqua un autre soldat.

— Si, ça me fait du mal, dit Guillaume avec humeur.

— Où ? lui demanda l'amputé qui depuis l'opération n'avait cessé de fumer et de bourrer sa pipe.

— Dans ma poitrine et à mon front, répondit-il tout rouge, et en jetant un regard indigné sur celui qui lui avait adressé cette demande.

De plus en plus étonné des réponses de cet enfant, le chirurgien le prit sur ses genoux, et lui dit comme pour le dégoûter de cette fantaisie qui lui passait par la tête :

— Est-ce qu'il n'y a pas de maître d'école ici ?

— Pardonnez-moi, monsieur le soldat.

— Et pourquoi ne vas-tu pas chez lui ?

— Je vous ai dit que maman n'avait pas d'argent pour le payer.

— Tu veux donc que je t'apprenne à lire, moi, pour rien?

Ces mots embarrassèrent un moment le petit garçon, il baissa la tête, réfléchit, puis la relevant en secouant les belles boucles de sa chevelure blonde qui lui retombait sur les yeux, il répondit:

— Je ne suis pas bien grand, ni bien fort, mais c'est égal, si tu veux m'enseigner à lire, je ferai tout ce que tu me diras, je t'obéirai comme Furtz, le gros chien de mon père, lui obéit; je te servirai quand tu couperas des bras et des jambes, je te présenterai l'un après l'autre tous tes couteaux de fer luisants que tu me demanderas, je tiendrai les bandes, je te ferai passer de la charpie; enfin tout ce que tu voudras, je le ferai; oh! je t'en prie, apprends-moi à lire, ne me refuse pas.

Et deux grosses larmes coulèrent lentement sur les joues rosées de cet enfant!

— Mais tu ne sais donc pas que je vais partir dans une heure? lui dit le major touché de cette envie extrême de savoir lire, qui semblait être une idée fixe chez un enfant aussi jeune.

— Eh bien, emmène-moi avec toi, dit Guillaume en joignant les mains.

— Et ton père, et ta mère? tu veux donc les quitter?

—Je reviendrai quand je saurai lire.

—-Petit ingrat! dit une voix derrière l'enfant.

Il retourna la tête, et aperçut sa mère qui entrait suivie de son mari ; car vous saurez, mes petits amis, que c'était dans la chaumière du vieux Dupuytren que l'on avait déposé le soldat blessé.

— Maman, le soldat m'emmène avec lui, dit Guillaume à sa mère, tout en regardant le chirurgien-major d'un air suppliant.

—Je n'ai pas dit oui, dit celui-ci.

— C'est vrai, mais je vois dans tes yeux que tu n'as pas dit non.

— Tu veux donc nous quitter, Guillaume? lui dit sa mère avec un ton de reproche.

— Écoutez, maman, lui dit l'enfant, vous êtes pauvre, vous n'avez pas d'argent pour payer le maître d'école, et le soldat veut m'apprendre à lire, pour.... mais ça ne te regarde pas, maman, nous nous sommes arrangés ensemble; n'est-il pas vrai, monsieur le soldat?

— Allons, morveux, taisez-vous, dit M. Dupuytren à son fils; puis se tournant vers l'officier, il ajouta: Je vous demande excuse, major, ponr le bavardage de mon fils.

Il n'y a pas de quoi, mon ancien, répondit le major; les paroles de votre enfant m'ont plus ému et étonné qu'étourdi; il est bien intéressant votre petit... mais pour le quart d'heure, ce n'est pas de ça qu'il s'agit, il s'agit de ce camarade que nous allons vous laisser; vous en aurez soin, je n'en doute pas; au reste, comme l'aisance ne me paraît pas être à l'ordre du jour chez vous, voici ce que le roi de France vous donne pour dedommagement; pas de façon,

ajouta-t-il en déposant quelques pièces d'or sur le lit de l'amputé ; au revoir, Gagnard, sur les frontières, je l'espère ; bonne santé, mon ancien, dit-il au vieux Dupuytren ; la petite mère, je vous recommande ce bon enfant, dit-il à madame Dupuytren ; puis se retournant vers le fils de l'ex-avocat, qui, les yeux fixés sur lui, ne perdait ni un de ses mouvements, ni une de ses paroles, il lui dit en lui donnant une petite tape d'amitié sur la joue :

— Adieu, Guillaume.

Et sortant de la chaumière, il s'élança sur un cheval qu'on lui tenait tout bridé et tout sellé devant la porte, en criant : A cheval, enfants. La troupe, rafraîchie, restaurée par cette halte, l'attendait déjà rangée en ordre pour partir ; le chirurgien se plaça à sa tête, et la musique ayant fait entendre la marche du départ, le régiment défila lentement devant les habitants, réunis aussi bien pour les *voir partir* que pour les voir arriver.

IV

Cette manœuvre du major avait été si vite exécutée, que le petit Guillaume, fixé à sa place par ces mots : *Adieu*, *Guillaume*, ne se réveilla pour ainsi dire de sa torpeur, que par le bruit des instruments.

— *Adieu*, *Guillaume*, répéta-t-il avec un accent de dépit qui lui amena des larmes dans les yeux... *Adieu*, *Guillaume* ; et courant sur

le pas de la porte, il aperçut la troupe qui traversait la place, ayant le major en tête.

Aussitôt l'enfant prit une résolution soudaine, dévorant ses larmes, qui, malgré ses efforts, brisaient sa voix, il se retourna vers son père : — Adieu, père, lui dit-il, sans le regarder ; adieu, mère ; adieu, Henriette, ajouta-t-il, courant au berceau et baisant l'enfant endormi ; — adieu, tous ; vous me reverrez quand je serai riche.

Puis il sortit tranquillement de la chaumière, laissant sa famille, qui ne s'inquiéta guère des paroles de leur enfant, auxquelles elle n'ajouta aucune foi.

Voilà Guillaume sur la place, dans le sentier qui conduit sur le chemin de la Provence ; il peut encore voir la poussière qui s'élève sous les pas de l'escadron ; il se dirige avec audace de ce côté.

Tous ses petits camarades groupés sur la place, regardaient aussi l'escadron qui s'éloignait et la poussière qui volait au loin. Guillaume passa devant eux fièrement.

— Dites donc : Adieu, Guillaume, leur cria-t-il d'un accent déterminé ; — allons, dites donc : Adieu , Guillaume ; je vous le permets , maintenant.

— Eh bien , où vas-tu donc? lui demandèrent quelques-uns.

— Où vont ceux-là , répondit-il montrant du doigt la queue de l'escadron.

Les camarades éclatèrent de rire.

— Est ce que tu vas te faire soldat? s'écrièrent quelques-uns.

— Soldat du roi, répliquaient quelques autres.

— Attends au moins que ta barbe soit poussée , ou que tes jambes soient moins faibles , et ton coup de poing plus assuré , criait-on à la ronde.

— Laissez passer Guillaume , mes amis , dit un des plus grands d'un ton goguenard , — il va défendre la patrie , — et la sauver , disait son voisin.

— Adieu , Guillaume ; adieu , Guillaume ,—

bonne chance, — reviens plus savant, — moins rageur, — plus gai, — moins pleurnicheur, criaient-ils tous à la fois.

— Je reviendrai plus riche, dit Guillaume sans se déconcerter, et essayant de traverser le groupe que formaient autour de lui ses camarades.

— Bon voyage, Guillaume, répondirent-ils en ouvrant leur rang pour lui faire place.

— Pierre, dit-il, s'arrêtant prés du plus grand de la troupe, tu iras ramasser du bois pour ma mère, n'est-ce pas?

— Est-ce que tu t'en vas pour tout de bon? lui dit Pierre.

— Tais-toi donc, frère, dit une petite fille à Pierre, c'est pour rire que Guillaume nous dit ça.

— Je ne ris pas du tout, répondit Guillaume sérieusement, et dépassant le groupe des enfants.

— Au moins, Guillaume, dis-moi adieu, cria la petite fille courant après lui.

— Mariette, tu soigneras ma mère, ma petite sœur, n'est-ce pas?

— Je te le promets, dit Mariette les larmes aux yeux; et voulant lui prendre la main, elle lui dit : — Au revoir, Guillaume.

— Jamais, répondit Guillaume, retirant sa main sans regarder la petite fille.

Et il se mit à courir après la troupe.

V

Comme le dernier soldat du bataillon dépassait le village, il entendit une voix enrouée, crier : — Arrêtez, arrêtez : il retourna la tête pour voir qui appelait, mais il ne vit rien, le chemin faisait un coude à cet endroit; néanmoins, son compagnon qui avait vu son mouvement, retourna la tête, lui aussi : il ne vit rien non plus; pourtant la voix enrouée criait

toujours : — Arrêtez, arrêtez; et les deux soldats sans discontinuer leur route, tenaient toujours la tête tournée vers le village qu'ils venaient de quitter. On dit que, parmi un troupeau de moutons, si l'un saute un fossé qui se présente, tous le sauteront; dans une réunion d'hommes c'est à peu près la même chose; si l'un bâille, tous bâillent, si l'un rit, tous rient sans demander pourquoi. Un de ces soldats ayant donc tourné la tête, tous la tournèrent, jusqu'au fourrier, jusqu'aux officiers, jusqu'au chirurgien-major lui-même.

Alors on vit débusquer un enfant au tournant du coude que formait le chemin.

— Dieu me pardonne, c'est Guillaume, dit le major se frottant les yeux, croyant que sa vue l'abusait.

— Oui, c'est moi, c'est bien moi, monsieur le soldat, dit Guillaume, échauffé par la course qu'il venait de faire, et atteignant enfin le cheval du chirurgien.

— Et que nous veux-tu, mon gros?

— Vous suivre.

— Voyons, assez plaisanté comme ça, dit le chirurgien, s'efforçant de garder son sérieux, et renforçant sa voix; au large, va-t'en.

— Vous pouvez vous en aller sans moi, monsieur le soldat, répliqua Guillaume sans bouger d'un pouce. Mais vous ne m'empêcherez pas de vous suivre peut-être?

— Major, cet enfant a du cœur, dit un maréchal des logis, en accompagnant cette phrase d'un jurement que l'histoire n'a pas conservé jusqu'à moi.

Le major caressait sa moustache en regardant Guillaume, mais il ne répondit rien.

— Cet enfant sera un homme, savez-vous? répliqua le même.

— Si vous ne m'abandonnez pas, monsieur le soldat, dit Guillaume du ton de la prière.

— Par l'âme de mon père, non certes, dit enfin le major, sortant tout attendri de ses réflexions, — non certes, répéta-t-il; — il ne sera pas dit qu'un pauvre petit enfant m'aura

tendu la main, et que je l'aurai chassé du pied; non certes; grimpe sur la croupe de mon cheval, mon vieux; grimpe, va, il est doux et ne te fera pas de mal. Aidez-le donc, camarade; — bien! — Maintenant tiens-toi ferme et en route.

— Donc, vous m'apprendrez à lire, dit Guillaume tout en grimpant sur le cheval du major.

— Et à m'aimer aussi, répondit celuici.

— Ça, je le sais déjà.

— Alors, que voudras-tu que je t'apprenne encore?

— A couper des bras, des jambes, et aussi à les racommoder.

— C'est convenu.

— Alors maintenant, adieu Guillaume, cria le petit garçon assis sur la selle, ses deux petites mains cramponnées à la giberne du chirurgien.

— A qui dis-tu donc adieu? répliquèrent les soldats en riant.

— A moi, dit-il, car si je reviens, je ne serai plus ni enfant, ni pauvre.

Et Guillaume tint parole, mes petits amis; celui qui l'emmenait avait un frère nommé M. Cœsnon, qui était recteur du collége de la Marche; il se chargea avec plaisir d'un enfant qui promettait tant; à douze ans il vint à Paris et fut placé au collége de Laval-Magnac. Là, cet enfant qui n'était point un enfant ordinaire, travailla avec tant d'ardeur, que bientôt il put se montrer aux cours. Rempli d'intelligence et surtout de cette volonté ferme et courageuse qui fait surmonter tous les obstacles, Guillaume Dupuytren brilla dans toutes ses études. Lors de la réorganisation de l'école de Santé en 1795, il fut nommé *prosecteur*, et en 1802, il reçut le titre de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu.

Dès lors, son talent s'accrut tous les jours, et son nom grandit avec lui; médecin du pauvre comme du riche, il appréciait la reconnaissance du pauvre et la mettait bien au-dessus de l'or du riche; plusieurs traits de sa vie ont

prouvé que l'homme de génie n'est jamais incomplet, mes enfants, et que celui qui a l'âme noble et fière, l'a en même temps indulgente et bonne. Les qualités du cœur le distinguaient autant que ses sublimes talents; sans compter les bienfaits qu'il répandit sur sa famille, car ça, ce n'était pas une générosité, mais un devoir qu'il remplissait, il signala sa nomination de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, qu'il obtint en 1815, par un trait simple et touchant.

Son prédécesseur, Pelletan, était pauvre, et perdait avec cette place ses moyens d'existence; Dupuytren, alors très-jeune et bien loin d'être riche, demanda au conseil général des hôpitaux que l'on conservât à Pelletan les appointements de chirurgien en chef, et celui-ci les toucha juqu'à sa mort.

Tant que Dupuytren a vécu, son talent, ses soins, sa vie, sa fortune, tout a appartenu à à celui qui en avait besoin. Une seule chose égayait son front naturellement grave et sérieux, c'était la vue de l'enfance; il aimait les

enfants, et c'était chose touchante, mes petits amis, je vous assure, que de voir cet homme assis gravement devant le lit d'un malade, l'écoutant avec une patience pleine de bonté, et l'encourageant à tout dire, que de le voir, dis-je, prendre sur ses genoux les enfants qui se trouvaient dans la chambre, et les laisser jouer avec ses vêtements, sa chaîne, sa montre, et même avec ses cheveux. Il aimait à accorder à l'enfance l'appui qu'un homme lui avait accordé à lui enfant; il se rappelait toujours ses premières années avec plaisir.

Rappelez-vous aussi, mes petits amis, que le petit Guillaume, né de parents honorables mais pauvres, serait resté pauvre toute sa vie, sans ce désir de savoir, qui d'un homme de peu fait un héros. Cet enfant, qui ne devait tout qu'à lui, devint enfin le baron Dupuytren, professeur à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Institut, officier de la Légion-d'honneur, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et de Saint-Wladimir de Russie.

Il est mort, mes chers petits lecteurs, cet homme le plus illustre de notre siècle si fécond en hommes illustres; il est mort! mais son histoire, mais son grand nom lui survivront éternellement, et vous prouveront, mes enfants, qu'il ne suffit pas de naître de parents riches et distingués, pour réussir dans le monde; et que plus on est bas, plus il est noble, plus il est glorieux et désirable de s'élever par son seul mérite.

1741

André-Ernest-Modeste Grétry,

MUSICIEN.



1741

ANDRÉ-ERNEST-MODESTE GRÊTRY,

MUSICIEN.

I

Deux hommes, dont l'un était assez âgé, et l'autre jeune encore, sortaient, un soir du mois de janvier 1752, de l'hôtel de l'électeur de Bavière à Liége. Ils portaient tous deux sous le bras une boite de cuir noir étroite et longue.

— Sais-tu que tu as bien fait ta partie ce soir, Ernest? dit le plus vieux au plus jeune; dans le concerto, tu as été sublime.

— Et vous mon père, quelle note vous avez filée dans votre solo ! l'électeur l'a remarquée.

— Tu crois, mon fils?

— Il a baissé la tête en signe d'applaudissement.

— Quel plaisir on éprouve quand on a fait de bonne musique! ne trouves-tu pas, Ernest?

— On dort mieux, on mange mieux, et puis l'âme est satisfaite; oh! mon père, je vous remercie d'avoir fait de moi un musicien!

— Ah! tu m'as donné de la peine, étant petit.

— Comme mon fils m'en cause, à moi.

— Plus, beaucoup plus, je te l'assure, Ernest; tu n'avais aucune disposition, pas de mesure, l'archet dur, l'oreille mauvaise, tandis que ton fils André a l'oreille d'une justesse, à distinguer d'une lieue un *bémol* d'un *bécarre;* et puis du moelleux dans ses sons.... Ensuite, as-tu remarqué : si le petit se permet un agrément, une roulade, c'est toujours quelque chose de neuf, d'original... d'un bon style?

— Oh! le maître de chapelle Kulm est un bon maître, mon père!

— Et André un bon élève; au reste, mon fils, tous les Grétry sont musiciens; si celui-ci ne l'était pas, il mentirait à son origine, et je le renierais pour mon petit-fils, dit le vieux Grétry en s'arrêtant devant une petite maison bien propre et bien blanche, à la porte de laquelle il frappa.

Une femme encore jeune vint leur ouvrir.

— Le petit, la mère? demandèrent-ils tous les deux à la fois.

— Il y a très-longtemps qu'il est couché, répondit la mère, en conduisant son beau-père dans sa chambre bien chauffée par un poêle; son maître de musique est si dur, que mon pauvre André se couche en rentrant, pour être réveillé de meilleure heure le matin.

— C'est comme ça qu'on fait les hommes, ma belle-fille, répondit le grand-père en se chauffant les mains au poêle; quand on *mijote* trop les enfants, on n'élève que des femmes.

— Avez-vous besoin de quelque chose? lui demanda madame Grétry en souriant, car le vieux musicien, qui faisait ordinairement le méchant en paroles, et qui, à l'entendre, brisait tout, cassait tout dans sa maison, était, au demeurant, le meilleur homme du monde.

— Merci, ma chère fille, merci; il ne me faut que du repos et du sommeil; bonne nuit.

— Bonne nuit, répondit madame Grétry en s'en allant.

Elle alla alors rejoindre son mari.

Il y avait déjà assez de temps qu'ils étaient couchés tous les deux, lorsque madame Grétry crut entendre remuer, à côté de sa chambre, dans le cabinet où couchait son fils.

Elle se leva tout doucement afin de ne pas réveiller son mari, et à la lueur d'une lampe qui brûlait dans la chambre de l'enfant, elle le vit assis sur son lit, qui mettait ses bas.

— Que fais tu donc? lui dit-elle à voix basse.

— Je m'habille, maman; il est tard.

Madame Grétry prit la lampe, l'approcha d'une horloge en bois accrochée à la muraille et dit :

— Il n'est que deux heures, mon enfant, et pourvu que tu te lèves à quatre, c'est assez tôt.

— Oh! non, maman; si vous saviez comme le petit Guth a été puni ce matin pour être arrivé à six heures! On l'a fouetté.... que les cris de ce pauvre enfant nous faisaient saigner le cœur!

— Je connais Guth, c'est un paresseux... et puis il demeure tout près du maître; mais toi, quand tu n'arriverais qu'à six heures, tu es si loin!

— Oh! le maître n'entend pas raison là-dessus, ma chère maman; au reste, puisqu'il est d'aussi bonne heure, je vais me recoucher et dormir, car je n'en puis plus... Mon Dieu! quand serai-je donc grand, pour dormir à mon aise!.. Non, il n'y a pas sur la terre de plus grand bonheur que celui de dormir, ajouta le petit Grétry, qui tombait de sommeil, et qui

depuis quatre ans (il en avait onze) se levait tous les matins, été comme hiver, à quatre heures, pour se rendre chez le maître de chapelle Kulm, où il apprenait la musique, et qui demeurait fort loin. — Si tu te réveilles avant moi, appelle ton fils, ma petite maman, reprit-il en rouvrant les yeux; et sa mère l'embrassait en lui disant : — Dors, sois tranquille, dors.

En regagnant sa chambre, elle répétait encore : Dors; — et lui faisait un signe de la main.

Mais, l'imagination frappée de la sévère correction qu'il avait vu infliger à son camarade, le pauvre André ne pouvait reprendre son sommeil. Venait-il s'assoupir de lassitude, ou de ce besoin de dormir qui appartient à l'enfance, soudain il croyait entendre le tintement de l'angelus, il se réveillait en sursaut; courait, craintif, le cœur battant avec violence, à l'horloge; et voyant qu'il n'était que trois heures, tremblant de froid il regagnait son lit; après avoir fait ce manége deux ou trois fois à de lé-

gers intervalles, il entendit enfin sonner l'heure de se lever ; il s'habilla, alluma une petite lanterne, car vous savez qu'au mois de janvier il fait nuit close à quatre heures du matin, — et, pour ne pas interrompre le repos de ses parents, traversa à pas de loup la chambre de sa mère, gagna le corridor, atteignit la porte de la rue, l'ouvrit sans bruit, et s'élança dehors.

Quoique la pendule ne marquât alors que quatre heures, que la nuit fût très-noire, et que rien n'annonçât seulement l'aurore, un je ne sais quoi, comme une espèce de pressentiment, saisit le cœur de cet enfant, et lui fit penser qu'il pourrait bien être plus tard ; bien, tôt cette idée s'empara de lui à un tel poinqu'il se mit à courir, se donnant à peine le temps, de reprendre haleine, jusqu'à ce qu'il fut en vue de la porte du maître de chapelle.

Mais alors, que devint-il, le pauvre André, quand il s'aperçut que la porte était ouverte, et qu'il y avait de la lumière dans la classe ! Malgré le froid vif et piquant, une rougeur

brûlante lui monta au front, il sentit ses jambes se dérober sous lui et il crut qu'il allait mourir; précisément à ce moment, il entendit maître Kulm dire d'une voix rude : — Où est donc Grétry ? messieurs, n'avez-vous pas vu Grétry ?

Surmontant son effroi, André fit un effort, il poussa la porte, et, plus pâle de peur que de froid, respirant à peine, il se glissa dans la classe en disant :

— Me voici, maître.

— A présent, monsieur!.... n'arrivez-vous qu'à cette heure ? dit maître Kulm d'un ton si brusque, qu'André sentit son cœur qui lui manquait; toutefois, n'étant pas habitué à mentir, il répondit d'une voix à peine intelligible :

— Oui, maître.

— Savez-vous qu'il est six heures ? reprit Kulm de plus en plus irrité.

— Je l'ignorais, dit André.

— Qu'il y a une heure que la classe est commencée ?

Le petit Grétry baissa la tête en silence.

— Que je vous ai déjà demandé trois fois?

L'enfant baissa encore plus la tête, comme s'il eût voulu chercher dans les fentes du plancher une place assez grande pour s'y cacher.

— Et que c'est la seconde fois que cela vous arrive?...

A cette dernière phrase, Grétry crut déjà sentir les pointes du martinet sur tout son corps.

Vous méritez une punition, monsieur, ajouta maître Kulm en se levant.

— Pardon! cria Grétry tombant à deux genoux devant son maître et étendant deux mains suppliantes vers lui.

— Vous savez bien que je n'entends pas de cette oreille-là, dit le maître passant devant l'enfant agenouillé, et allant dans un coin de la salle, prendre un gros bâton tout rond que ses élèves connaissaient fort bien.

— Pardon, maître! cria Grétry une seconde fois; pardon! cela ne m'arrivera plus.

Mais, sans lui répondre, sans paraître attendri par les larmes et la voix touchante du jeune enfant, maître Kulm posa le bâton au milieu de la classe, et ordonna à Grétry d'aller s'agenouiller dessus. Et restez-y deux heures, ajouta-t-il sévèrement.

C'était une sentence sans appel, André le savait; une troisième prière n'aurait peut-être fait qu'augmenter la sévérité de la punition, il cessa donc ses plaintes que la honte de cette correction publique faisait rentrer dans son sein, et vint docilement poser les deux genoux sur le bâton.

Mais hélas! le moindre mouvement faisait rouler le bâton et trébucher le pauvre petit, qui quelquefois se tenait roide, et d'autres fois allait tomber le nez sur le plancher.

Alors ses camarades, excités par le ridicule de sa position, laissaient entendre un certain bruissement qui ne ressemblait pas mal à des éclats de rire étouffés, et la honte de l'enfant redoublait; puis maître Kulm disait de sa grosse voix:

— Si vous retombez encore, monsieur, je vous relèverai avec des verges.

Et sa frayeur n'avait plus de bornes.

Quand le supplice eut cessé, Grétry se releva, la douleur passa, mais la honte durait encore, et il fallut toutes les caresses et les câlineries de ses camarades pour le décider à lever un peu la tête.

Il revint au logis dans un état à faire pitié.

II

L'horloge de la maison Grétry marquait midi et demi, quand les deux pères Grétry rentrèrent. Ils venaient de donner des leçons en ville.

— La soupe n'est pas prête? dit le vieux en regardant autour de lui dans la salle à manger.

— Il n'est pas tard, dit la mère; puis voyant l'œil de son mari se fixer sur la pendule, elle

ajouta: ne t'y fie pas, Ernest, elle retarde.

— C'est une très-mauvaise plaisanterie, dit le grand-père d'un air désappointé, vous verrez que j'aurai donné toutes mes leçons une demi-heure trop tard.

— Le grand mal! dit la femme en riant.

— Madame, reprit le vieillard sérieusement, les heures de la vie sont comme les tons dans la musique; manquez à une minute, allez à côté de la note, adieu l'harmonie.

— André est-il rentré? demanda le père.

— Pas encore, dit la mère; oh! il est comme son grand-père, lui, c'est une vraie horloge que cet enfant. Quand je le vois revenir de l'école, je ne consulte ni ma pendule ni mon estomac, je me dis: c'est midi, faut servir la soupe.

— Tant mieux, madame, tant mieux, répliqua le vieux Grétry; l'exactitude est la première qualité dans un professeur, et mon petit André sera un jour, j'en suis sûr, un grand *maestro*; un bon musicien, comme tous les Grétry; du

reste, de père en fils, depuis un temps immémorial, on n'a jamais ouï dire qu'un Grétry ait eu l'oreille fausse; non, il y a eu des paresseux, de mauvais sujets, comme dans toutes les familles; c'est vrai !... mais de mauvais musiciens, jamais!.... Dieu merci!... et André tient de nous tous pour l'oreille... Tenez, je vais vous en donner un exemple, madame: l'autre soir, j'avais mené l'enfant au spectacle, à un bel opéra; on donnait *Armide*, ma foi. Ah! que j'ai souffert!... Imaginez-vous, madame, que celui qui jouait Renaud, un misérable s'il en fut jamais; un homme qui de sa vie n'a su ce que c'était que d'attaquer juste une note; il chantait faux, mais d'un faux!... Non, ce n'est pas assez de le dire, il fallait l'entendre. A tout moment, je faisais, aye, aye, aye donc!.. C'était un supplice, et à chacun de mes *aye*! le petit disait:

— Il fallait le *si bémol*, grand-papa; ou: il fallait l'*ut naturel*, n'est-ce pas? Ou bien encore: Il a manqué la mesure... J'en pleurais de

joie; ton fils nous fera honneur, Ernest.

— N'etait-ce point *Charles* qui jouait Renaud ce soir-là? demanda Ernest.

— Est-ce que tu crois que je sais le nom de ce misérable! Il y avait pourtant sur l'affiche, *chanteur de la chapelle du roi*... plutôt barbier, perruquier, qu'il fallait mettre; il écorchait nos oreilles, le malheureux, comme jamais barbier de village n'a écorché mon menton; et ça s'appelle *chanteur*!... ça ose s'appeler chanteur! ça me fait suer, ma parole; et toi, Ernest?

— Moi aussi, mon père.

— Tu dis ce *moi aussi* bien faiblement, avec bien peu d'énergie.

— C'est que j'ai faim, mon père, dit Ernest en souriant, et que les forces me manquent pour y mettre plus de chaleur!

— Voici André, dit madame Grétry, entrant dans la salle avec une soupière pleine d'une soupe bien chaude, et dont la vapeur s'élevait en tourbillonnant autour de sa figure blonde; à

table. André la suivait la tête basse, les yeux rouges et gonflés.

Ce ne fut qu'un cri des deux pères.

— Qu'as-tu, petit?

La mère, qui l'avait entendu rentrer sans le voir, tourna aussitôt les yeux vers lui, et répéta alarmée:

—Qu'as-tu, petit?

— J'ai, dit l'enfant avec humeur, que je ne veux plus être musicien.

Aye, mon Dieu! qu'est-ce que j'entends là? dit le vieux Grétry en faisant un pas en arrière.

— Dînons d'abord, nous expliquerons ça après, dit Ernest en s'asseyant à table, et remplissant l'une après l'autre les assiettes de chaque convive.

— Dînons, dînons, répondit le vieillard; avec cette maudite pendule qui retarde, est-ce que je sais maintenant si c'est réellement l'heure de dîner?

— La pendule retarde? cria André.

— Qu'est-ce que ça te fait? dit le père.

— Ça fait qu'alors j'ai été aujourd'hui la victime de votre pendule, mon père.

— Est-ce qu'elle sonne faux? demanda le vieux musicien.

— Plût à Dieu que ce ne fût que ça! dit l'enfant en soupirant.

— Certainement cet enfant est détraqué, ajouta le grand-père.

— Dites donc plutôt votre pendule, grand-père.

— Je parie que tu as été puni aujourd'hui, mon pauvre André? lui dit sa mère le regardant avec tendresse et inquiétude.

— Et par la faute de votre pendule, ma mère.

Le vieux grand-père répondit d'un air grave et tant soit peu goguenard: —Nous savons très-bien, André, que ce n'est jamais ta faute si tu es puni, que c'est toujours celle de ton voisin ou de ta voisine, quelquefois celle du temps: il est tombé trop ou pas assez de neige, il a

plu, le soleil était étouffant; souvent aussi c'est la faute de ceci et puis de cela, et puis encore d'autres choses; aujourd'hui la cause en est à cette pauvre pendule: elle retarde, n'est-ce pas, mon garçon?

— D'une grande heure au moins, grand-papa.

— Demain elle avancera, ce sera encore une autre excuse tout aussi bonne que celle d'aujourd'hui.

— Oh! grand-papa, vous êtes injuste!

— Aussi injuste que le maître de chapelle Kulm, n'est-il pas vrai?

— Pas tout à fait, mais presque autant.

— Enfin que t'est-il donc arrivé, mon pauvre enfant? demanda madame Grétry faisant signe à son beau-père de ne pas trop taquiner son fils, dont elle voyait le cœur gros et les larmes prêtes à couler.

— Oui, répliqua son père, conte-nous ça; je suis curieux de connaître comme quoi tu as été la victime de cette innocente pendule.

— Conte-nous donc ça, ajouta le grand-papa à son tour.

Mais André ne répondait rien; assis, les yeux baissés, la tête presque dans son assiette, il faisait de petites boulettes de mie de pain qu'il tortillait dans ses doigts, sans parler.

— Réponds à ton grand-père, André, dit madame Grétry en le poussant du coude.

— Vous croyez que c'est donc si facile de répondre? dit André.

— Quand on a la langue aussi bien pendue que la tienne! je ne pensais pas que ça dût être fort difficile, observa le vieux Grétry.

— C'est que c'est si honteux ce qui m'est arrivé, marmotta André à qui le souvenir de la correction fit monter le sang aux joues.

— Est-ce que tu as eu...? demanda le grand-père en tapant le creux de sa main droite sur le dos de sa main gauche.

— Oh! ce n'est pas aussi affreux, grand-père.

— Alors ça me rassure, dit la mère; je parie

qu'on t'aura tout bonnement fait mettre à genoux au milieu de la classe?

— Encore si c'avait été sur le plancher.

— Sur quoi était-ce donc?

— Je ne sais pas comment je ne suis pas mort de honte, grand-père; c'était — non je n'oserais jamais le dire, tous mes camarades se moquaient de moi; —c'était sur.... voyez-vous, grand-papa, c'est un triste état que d'être musicien... c'était sur un gros bâton de bois tout rond, qui roulait sous moi, je suis tombé au moins vingt fois sur le nez pendant les deux heures qu'on m'a forcé à être ainsi.... Aussi, c'est décidé, je ne veux plus être musicien.

— Pour si peu renoncer à un si bel état! dit le grand-père.

— Si peu! dit l'enfant — aller prendre trois leçons par jour à une lieue d'ici; trois fois par jour, ça fait trois lieues; trois lieues aller et venir, nous avons calculé avec Fritz que ça faisait dix-huit lieues par jour.

— Au moins! dirent les deux pères Grétry en riant.

— Dix-huit lieues pour de petites jambes comme les miennes, car vous avouerez qu'elles ne sont pas bien longues mes jambes.

— Elles pourraient l'être davantage, dit l'un.

— Elles le deviendront, dit la mère.

— Et sans compter que la première course se fait à cinq heures du matin, été comme hiver.

— Et le printemps comme l'automne, dit le père.

— Que de chagrins, mon pauvre enfant! dit la mère.

— Certes, maman, si ce n'était encore que ça, je ne me plaindrais pas; je sais fort bien, comme dit papa et maître Kulm, qu'on ne saurait aller cherher la science trop loin, ni regretter la peine qu'on prend pour se la procurer; tout le monde peut affirmer que je vais bravement à l'école; mais si on arrive une minute trop tard, être grondé, tancé, puni, faut voir! non, mon père, faites-moi cordonnier, faites-moi bottier, faites-moi ramoneur si vous vou-

lez, mais n'exigez pas que je sois musicien, c'est trop dur!

— C'est pourtant ce qu'il faut que tu sois, mon garçon. dit le père.

— Allons donc, dit le vieux Grétry, est-ce que jamais les Grétry ont été autre chose que musiciens? Je le sais, mon petit-fils, la musique n'est pas la carrière de la fortune, de nos jours du moins; ça viendra peut-être avec le temps; mais c'est la carrière des honneurs et de l'aisance! Moi, je ne conçois que deux choses au monde: être musicien et honnête homme; les deux! l'un ne va pas sans l'autre; non, vois-tu, André, l'un c'est la clef de *sol*, l'autre la clef de *fa*, ou si tu aimes mieux, la haute et la basse; et tu sais qu'il faut qu'elles aillent ensemble et d'accord; hé bien! c'est comme qui dirait musicien et honnête homme!

— Il faut donc que je sois musicien? dit André en poussant un profond soupir.

— Et honnête homme, mon petit fils, par la raison que je viens de te dire tout à l'heure.

— Grand-papa, ne m'avez-vous pas dit que le jour de la première communion, ce qu'un enfant demandait à Dieu, Dieu ne le lui refusait jamais?

— C'est un préjugé, mon enfant, lui dit son père.

— Préjugé?... dit le grand-père, ça s'est vu.

— Certainement, affirma la mère.

— Alors je sais bien ce que je lui demanderai, dit le petit Grétry en se levant de table, et se disposant à aller prendre sa seconde leçon de musique chez le maître de chapelle Kulm.

Depuis cette punition personnelle, et d'autres châtiments plus sévères encore que Grétry avait vu infliger à ses camarades, il n'y eut plus ni repos ni cesse pour ce pauvre enfant; d'un caractère doux et sensible, les mauvais traitements exerçaient sur lui une influence extraordinaire; au lieu d'exciter son émulation, ils abattaient son courage, et le rendaient incapable de rien faire.

Comment être toujours exact, comment savoir si la pendule ne retarde pas ou n'avance pas? comment surtout éviter la douleur et surtout la honte d'une pénitence nouvelle? Cette idée tourmentait le petit Grétry, au point de lui ôter le sommeil. Toute la nuit, réveillé en sursaut par cette crainte qui ne l'abandonnait pas, il se levait, courait à l'horloge, et, rassuré par l'heure peu avancée de la nuit, il regagnait sa couche, où il essayait de reprendre son sommeil, mais en vain. S'assoupissait-il encore, de nouvelles terreurs le réveillaient de nouveau, et ainsi de suite la nuit se passait.

Bientôt ce tourment devint trop insupportable pour cet enfant; sa gaîté habituelle s'en ressentit, et sa santé s'en altéra. Pour s'en délivrer, il ne trouva d'autre ressource que celle de se lever au milieu de la nuit, n'importe l'heure à laquelle il se réveillait, et de s'habiller; souvent la neige tombait à gros flocons, le vent soufflait avec force, le froid était vif et piquant, mais rien ne l'arrêtait; armé d'une petite lan-

terne dont la lumière pâle et vacillante servait à guider ses pas, il se mettait en route. Les rues étaient sombres et désertes; et le silence et les ténèbres qui régnaient partout, inspiraient à l'enfant un effroi dont il ne pouvait se défendre; toutefois, surmontant cette angoisse qui ne servait qu'à lui faire trouver le chemin plus long ou qu'à l'égarer quelquefois, il arrivait au rendez-vous bien avant l'heure; alors se dirigeant presque à tâtons vers la porte de l'église par où son maître passait pour se rendre à la chapelle, il s'asseyait sur les marches de la porte, bien sûr au moins que de cette manière la leçon ne commencerait pas sans lui. Combien de fois le maître Kulm ne trouva-t-il pas le pauvre enfant endormi, les mains collées contre la lanterne, dont la faible lumière ne pouvait guère les réchauffer, et grelottant de froid au milieu de son sommeil!

Alors le jour de la première communion arriva; ce jour-là, il n'y avait pas de classe; mais André Grétry, mu par une idée qu'il n'a-

vait communiquée à personne, se rendit à l'heure accoutumée à l'église ; au lieu de s'assoupir comme à son ordinaire, il s'agenouilla sur la pierre, et leva les yeux vers le ciel que la naissance du jour commençait à colorer.

On était alors au mois d'avril, et le froid avait beaucoup perdu de son intensité.

Croyant au préjugé populaire de son pays, que tout ce qu'un enfant demandait à Dieu le jour de sa première communion, Dieu le lui accordait. André voulut faire un vœu.

A genoux donc sous le porche de l'église, les mains dévotement jointes, il prononça cette prière que depuis longtemps il avait composée pour ce moment-là.

« Bon Dieu! je suis très-malheureux de me
» lever tous les jours si matin, et je sens que
» ça me fait prendre la musique en dégoût;
» cependant grand-papa veut que je sois musi-
» cien, papa aussi le veut, et même maman est
» de leur avis; il faut que je leur obéisse;
» c'est le premier de tes commandements;

» certes la pensée ne m'est jamais venue de
» leur désobéir, mais, bon Dieu, prends pitié
» de moi, je t'en supplie, et toi qui peux tout,
» toi qui sais tout, si je ne suis pas destiné à
» devenir plus tard honnête homme, et bon
» musicien, fais-moi mourir oui, bon Dieu, fais-
» moi mourir, car je ne peux plus vivre aussi
» tourmenté que je le suis par cette musique.»

Disant ces mots il se signa, se releva, et voyant alors les autres communiants venir avec leurs parents, il se joignit à eux pour entrer tous ensemble à l'église.

Ses deux pères et sa mère arrivaient aussi; ils l'avaient cherché partout.

— Voyez-vous ce que c'est que la bonne habitude, dit le vieux grand-père, — il aurait voulu se lever plus tard aujourd'hui qu'il ne l'aurait pas pu.

L'enfant sourit en se dirigeant vers le chœur, où ses camarades étaient déjà rangés.

Mais au moment où il passait sous la porte, une énorme poutre se détacha et tomba. Un cri

horrible lui succéda, on courut en tumulte vers l'endroit où elle s'était abîmée au milieu d'un volume énorme de poussière.

André Grétry était étendu tout contre, sans mouvement, et la tête baignée dans son sang.

On le releva, ses parents se désolaient, on le croyait mort, mais heureusement il n'en était rien, il ouvrit même les yeux tout de suite après qu'on lui eut aspergé les tempes avec de l'eau froide.

— J'ai cru que Dieu exauçait mon souhait, dit-il en revenant à lui.

— Pourvu qu'il puisse encore chanter, s'écria le grand-père, et que ça ne lui ait rien dérangé dans l'organe musical.

— Pourvu qu'il vive, disait la mère en pleurant, c'est tout ce que je demande au ciel.

— Est-ce que j'en mourrai, monsieur? demanda André au médecin, qui, sans répondre au vieux Grétry, ni à la mère, palpait la tête de l'enfant avec le plus grand soin.

— Non, non, dit-il enfin; une partie du

crâne est déprimée, mais la santé de l'enfant n'en sera nullement altérée : il en sera quitte seulement pour une forte contusion.

— Alors je serai honnête homme et bon musicien, répondit le petit Grétry, fermement persuadé que, puisqu'il avait échappé à un danger aussi grand, Dieu le destinait à être honnête homme et bon musicien.

Effectivement, le jeune Grétry prit pour une vocation positive ce qui n'était que l'effet du hasard, et apporta désormais dans ses études musicales plus de zèle, plus de constance et plus d'ardeur. Toutefois il est à remarquer aussi qu'à dater de ce moment, son humeur, qui jusqu'alors avait été fort gaie, devint mélancolique et rêveuse par suite du contre-coup qu'il avait ressenti.

Du reste cette humeur n'influa en aucune manière sur ces compositions ; André-Ernest-Modeste Grétry devint un des meilleurs compositeurs de son temps ; sa musique est encore jouée de nos jours. Ses principaux ouvrages

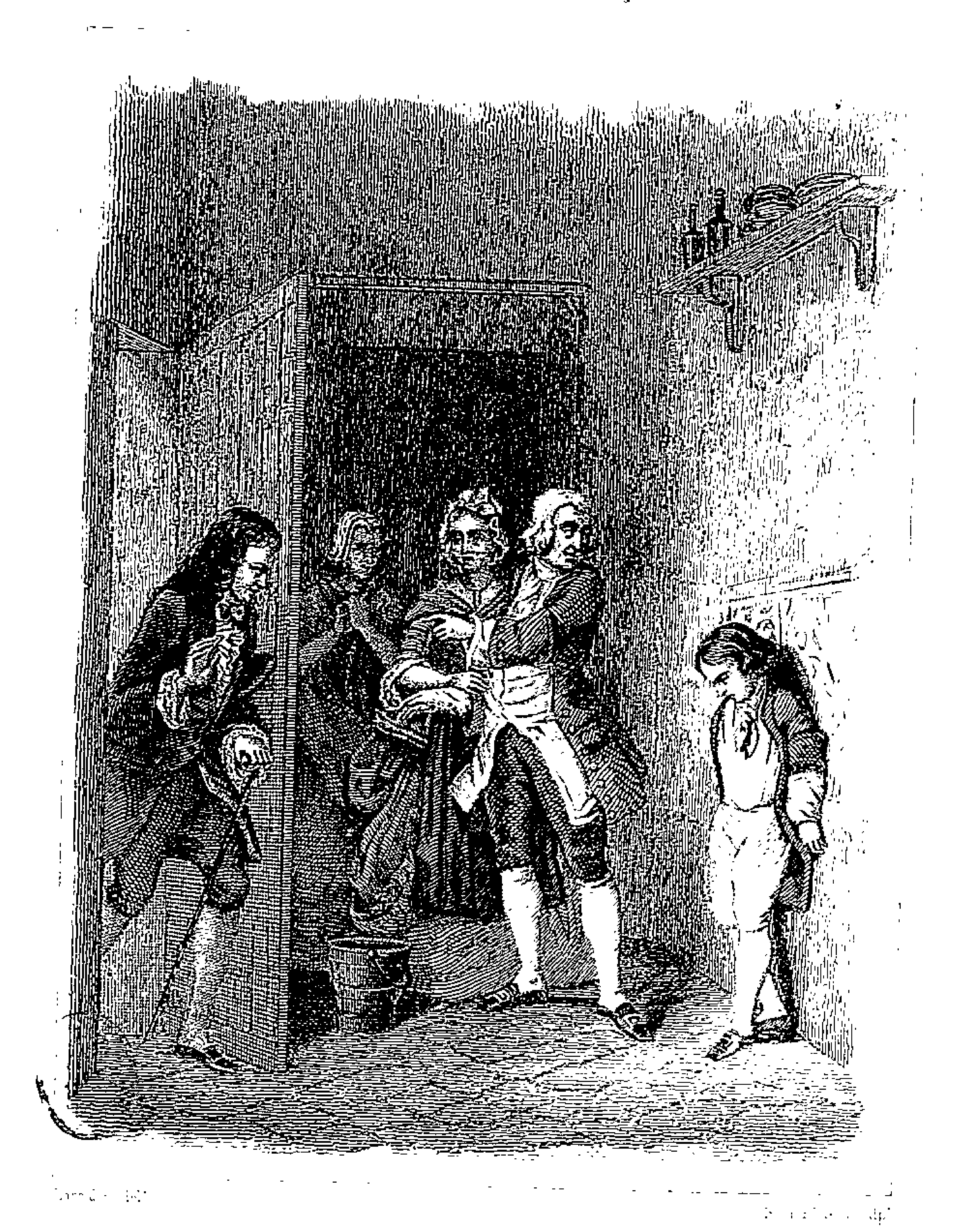
sont *Rose et Colas*, *le Huron*, *l'Ami de la maison*, etc., etc.

Il est mort à Montmenrency le 4 septembre 1813, âgé de soixante-treize ans.

1738

JEAN-BAPTISTE GREUSE

PEINTRE.



1738

JEAN-BAPTISTE GREUSE

Peintre.

I

Le 7 avril 1738, il était encore de bon matin, lorsqu'un homme assez bien mis, traversant la place du *Dauphin* à *Tournus*, alla frapper à la porte d'une maison d'une apparence modeste.

— Bonjour, cousine, dit-il à une femme qui vint lui ouvrir ; Greuse n'est pas encore parti pour son bureau, j'espère ?

— Non, cousin, répondit la femme ; et vous arrivez juste à temps pour déjeuner avec lui.

— Ça n'est pas de refus, cousine, car j'ai à causer d'affaires; et, comme disait notre grand-père commun, les meilleures affaires sont celles qui se traitent à table; si elles manquent, au moins le souvenir du repas vous console.

— Entrez donc, cousin, Greuse est maintenant dans son cabinet, tête à tête avec une tranche de jambon, et avec une bouteille de petit vin blanc du pays; allez, ne craignez rien, mon mari est aussi comme notre grand-père dont vous citez la mémoire: il préfère manger en compagnie que seul; à deux, dit-il, on mange davantage et plus longtemps.

— Je vois avec plaisir que Greuse méritait d'entrer dans notre famille, cousine, dit le cousin passant devant madame Greuse, et se dirigeant vers un escalier qui conduisait à un premier étage. — Ne venez-vous point nous tenir compagnie? ajouta-t-il en se retournant, et voyant que sa cousine ne le suivait pas.

— C'est aujourd'hui mon jour de blanchisseuse, répondit-elle en souriant, la plus grande

et la plus grave occupation d'une femme de ménage, vous saurez cela quand vous serez marié, Bertrand; en attendant, bon appétit, cousin.

Disant ces mots, elle fit un signe d'adieu à Bertrand, et entra dans une pièce basse qu'elle nommait pompeusement sa lingerie.

Celui-ci monta quelques marches, et, guidé par le glouglou d'une bouteille dont on vidait le contenu dans un verre, il pénétra dans une salle à manger fort claire, où un homme d'une quarantaine d'années, le ventre déjà d'une grosseur assez honnête, et qui promettait de devenir beaucoup plus étendu dans la suite, déjeunait fort tranquillement.

— Bonjour, papa Greuse, dit-il en paraissant soudain près de la table.

—Femme, du vin! cria Greuse, en indiquant d'une main à celui qui entrait le jambon déjà entamé, et de l'autre main une chaise pour s'asseoir.

— Je m'en étais doutée. dit la femme en en-

trant, posant une bouteille sur la table, et se retirant aussitôt.

Après les premiers compliments d'usage :

— Comment vas-tu ? — Bien, et toi ? — A merveille. — Bertrand entama tout de suite le sujet qui l'amenait chez Greuse.

— Tu as un fils, Greuse ?

— Je ne le sais que trop, Bertrand.

— Il est déjà grand ?

— Mais douze ans, vienne la Saint-Jean.

— A quoi le destines-tu ?.... tu pardonnes cette question à l'amitié et à la parenté ?

Greuse fit un signe d'assentiment, et répondit : — Mais je ne suis pas fâché d'entamer ce chapitre avec toi, Bertrand.... — Encore une tranche de jambon ?

— Merci.

— Une petite bien mince ? tiens, et encore un coup pour l'arroser ; à ta santé, Bertrand.

— A la tienne, Greuse.

— Donc, comme je te le disais, Bertrand, je suis bien aise de toucher cette corde avec toi ;

je n'ai qu'une idée sur cet enfant, mais bien ferme et bien arrêtée...

— Eh bien, dis-la-moi, mon ami, et si je puis t'aider, je ne demande pas mieux.

— C'est, vois-tu, que je ne veux pas que cet enfant soit artiste... je déteste les arts, moi !... et je ne connais qu'une chose, — écrire couramment, mettre l'orthographe, savoir un peu de calcul, les quatre règles seulement, et entrer dans un bureau.

— Comme toi et moi, je suis de ton avis, Greuse, et c'est pour ça que je venais te parler.

— Quoi ! tu as déjà une place à donner à Baptiste ?

— Une superbe, mon cher, la mienne.

— Et que vas-tu faire, toi ?

— Je me marie.

— Raison de plus pour garder ta place, et même en prendre deux, si cela se pouvait.

— Oui, mais je me marie à Paris, et je vais habiter la capitale avec la famille de ma femme.

— Alors, c'est différent; et tu as tout d suite pensé à mon fils; bon parent et ami, va!.. encore un coup à ta santé; va donc, il n'est pas fort ce vin, c'est de l'eau, de l'eau pure, je te dis.

— Merci, mon ami, j'ai assez bu et assez mangé... Pour en revenir à ce que je te disais, hier j'ai proposé Baptiste à mon avoué, qui l'a accepté.

— Touche là, Bertrand, tu me rends un vrai service; et dis-moi que fera Baptiste chez ton avoué?

— Dame, il sera d'abord *saute-ruisseau.*

— Oh! pour sauter les ruisseaux, je n'en suis pas embarrasé; c'est une flèche lancée que cet enfant; on croit le tenir, crac, il est à l'autre bout de la chambre.

— Mais, grâce à ma recommandation, on le fera courir le moins possible; on le mettra même, presque aussitot son entrée à l'étude, à copier les actes.

— Ça vaudra mieux, beaucoup mieux, Bertrand; seulement il y aura un petit inconvé-

nient auquel ni toi ni moi n'avons d'abord pensé: c'est que le petit n'aime pas à écrire.

— C'est singulier! et pourtant chaque fois que je viens, je lui donne de l'argent, et je sais par l'épicier du coin qu'il ne l'emploie qu'en papier.

— Hélas! ce n'est que trop vrai, cet enfant use plus de papier que moi, qui cependant n'en use pas mal, comme tu le sais, chez mon banquier M. Pastoureau; mais ce n'est pas pour écrire, mon cher.

— Est-ce donc pour faire des cornets, ou des poches pour serrer les fruits secs de sa mère?

— Je le voudrais, mon cher, mais non; c'est... tu vas voir si je suis malheureux; c'est pour le barbouiller de noir avec des crayons, avec de l'encre, avec du charbon quand il ne trouve pas autre chose; il fait des paysages, à ce qu'il dit; ou bien, c'est le portrait du marchand de bois qui a un si gros nez, tu sais... ou bien encore, car le polisson ne respecte rien,

c'est sa mère coulant sa lessive, ou la vieille cuisinière enfilant la broche; enfin peux-tu croire qu'il m'a fait, moi en personne, mon bureau chez M. Pastoureau, mon pupitre, mon encrier, ma plume derrière mon oreille, jusqu'à M. Pastoureau lui-même? C'est à me faire perdre ma place, tu l'avoueras.... aussi je l'ai tancé d'importance, et j'ai bien juré que, si je l'y rattrapais encore, je le chasserais net de chez moi!... Oh! je tiendrai parole, je suis méchant quand je m'y mets.

— Que veux-tu, Greuse? ton petit a peut-être une vocation pour la peinture.

— Et tu voudrais que je le laissasse devenir peintre? allons donc! est-ce qu'il gagnerait sa vie en peignant? quand même, Qu'est-ce qu'il peindrait, voyons....

— Mais, comme Mignard, des portraits, ou, comme Lebrun, de l'histoire!...

— Ni histoire, ni conte, ni fable, Bertrand; nous sommes commis de père en fils, Baptiste sera commis, ou il dira pourquoi.

— C'est mon avis, Greuse... Mais sept heures sonnent voilà le moment de nous rendre chacun à notre bureau; adieu, au revoir.

— Ma femme a mis la poule au pot aujourd'hui, veux-tu venir en prendre ta part?.... Allons donc, sans façon, à midi précis, ton couvert sera mis ; sans adieu, Bertrand.

— Au revoir, Greuse.

Et les deux amis se séparèrent.

En descendant les escaliers, Bertrand vit dans le corridor large et spacieux qui conduisait à la rue, un enfant tout au plus âgé de douze ans, qui, debout, armé d'un grand bâton, auquel était attaché à son extrémité un morceau de charbon, faisait des traits en tous sens sur le mur nouvellement blanchi à la chaux.

L'attention de cet enfant était si forte, qu'il ne vit le parent de sa mère qu'au moment où celui-ci, en frappant sur son épaule, lui dit:

— Eh bien, que fais-tu là, Jean-Baptiste?

— C'est vous, mon cousin? répondit l'enfant

avec un mouvement d'humeur qu'il essaya de réprimer; vous m'avez fait peur.

— Vraiment! dit Bertrand en riant.

— Et qui plus est, vous m'avez fait manquer le nez du curé.

En disant ces mots, l'enfant essayait de corriger effectivement un nez que le contre-coup avait rendu aquilin outre mesure.

— Te voilà encore occupé à faire des bêtises, Baptiste, au lieu de te mettre à écrire ou à calculer, ou à faire des devoirs enfin!

— C'est bien plus beau ce que je fais là, mon cousin; tenez, reconnaissez-vous ça?.... c'est la chambre de la mère Madelaine; voilà son lit, son grand fauteuil, sa cheminée où son pot est au feu, voici son petit chien, et voici la mère Madelaine elle-même: voyez, elle écume son pot en regardant du côté de la porte pour voir qui entre; c'est M. le curé; — c'est vous qui m'avez fait manquer le nez de M. le curé; — et pendant que la mère a le dos tourné, voyez, voyez la petite Suzon qui trempe son

pain dans le pot au feu ; n'est-ce pas que ça fait un joli tableau?

— Sublime, je n'y vois rien, mais c'est égal.

— Vous n'y voyez rien! dit l'enfant indigné; — vous n'y voyez rien! et moi je vois tant de choses; je suis chez la mère Madelaine, j'entends presque ce qu'elle dit à M. le curé.

— Je te conseille plutôt, Baptiste, d'écouter le conseil que je te donne, efface tout ça et va te mettre à l'ouvrage.

— A l'ouvrage? j'y suis, mon cousin.

— Gare à toi, si ton père te trouve à celui-ci!

— Oh! papa ne passe pas par cet escalier pour aller à son bureau: il prend par le jardin, c'est plus court; et puis il a le plaisir d'arracher les mauvaises herbes en marchant.

En ce moment, on entendit l'escalier de bois crier sous les bottes ferrées de M. Greuse le père, qui descendait les degrés.

Bertrand se retirait alors par la porte qui donnait sur la place, et que par étourderie sans doute il laissa entr'ouverte.

II

A un cri aigu que poussa M. Greuse le père, sa femme accourut tout en émoi ; elle croyait son mari tombé dans les escaliers, blessé, mort peut-être ; et quel fut son étonnement de le trouver debout dans le corridor, pâle, blême, les yeux alternativement fixés tantôt sur une partie du mur tout charbonné de noir, et tantôt sur son fils qui tenait les yeux baissés, et dont toute la contenance annonçait la crainte d'un châtiment !

— Voyez, voyez, madame, dit-il enfin à sa femme quand il put parler, voyez le bel ouvrage de votre fils!

— Tiens, c'est la chambre de Madelaine! s'écria la mère avec surprise.

— Ah! vous la reconnaissez, vous! s'écria Jean-Baptiste, oubliant, dans la joie de voir son ouvrage compris, la correction qui sans doute l'attendait.

— Parfaitement! dit la mère; c'est bien, c'est admirable!

— Bravo, madame! dit le père; bravo, madame; encouragez par vos éloges votre fils dans sa désobéissance; que ne lui dites-vous aussi que la mère Madelaine est-très ressemblante, qu'on reconnaît au premier abord M. le curé, et que jusqu'à la petite Suzon....

— Mais c'est qu'en verité c'est vrai, ne put s'empêcher de dire madame Greuse.

— Je vous dis, madame, que vous me ferez perdre la tête, et votre fils aussi. Eh! mon dieu! si j'étais riche, certes je dirais à cet enfant:

Fais ce que tu voudras, soit peintre, musicien, artiste, poëte même, ci ça te convient; mais je suis pauvre, madame, je n'ai qu'une place de douze cents francs, dont vous perdrez la rente si je viens à mourir; alors que deviendrez-vous? vous mourrez de faim dans votre cuisine, et mon fils dans un grenier; les artistes ne deviennent jamais riches, ordinairement ils meurent de faim toute leur vie; et la preuve c'est qu'ils sont toujours maigres, je ne connais pas un artiste gras, moi... Au reste, madame, je ne méprise pas l'artiste, je l'honore, au contraire.... si je l'étais, mon fils le serait; mais je suis commis, il faut qu'il soit commis comme moi; on n'acquiert pas de la gloire dans notre état, c'est vrai... mais c'est plus sûr et moins éventuel; en conséquence, je vous ordonne, monsieur, d'aller chercher une éponge, et de la passer sur votre beau chef-d'œuvre jusqu'à ce qu'il n'y paraisse plus rien; allez, après vous irez faire votre devoir... Eh bien! petit entêté, ne m'entendez-vous pas?

— Mon père, je vous en supplie! dit Jean-Baptiste joignant les mains devant son père, et tenant ses yeux mouillés de larmes fixés sur son tableau; n'effacez pas mon ouvrage! mon père, je vous en supplie!

— Obéissez, monsieur.

— Mon père, répliqua Jean-Baptiste fondant en larmes, vous me tuerez plutôt que de me faire effacer mon tableau! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

— Et ce n'est pas tout, monsieur, répliqua Greuse; il faut me promettre ici qu'il ne vous arrivera plus de barbouiller ainsi mes murs, ni tous les cahiers de papier que vous achetez chez l'épicier.... Parlez donc, monsieur, promettez ce que je vous demande.

— Jamais, mon père! dit Greuse le fils avec énergie et en essuyant ses larmes.

— Jamais! répéta le père étonné de cette résistance.

— Laisse, mon ami, dit la femme avec douceur à son mari, laisse; ne te mets pas en colère,

je lui ferai entendre raison, moi... Obeis donc à ton père, Jean-Baptiste.

— Maman, dit Jean-Baptiste, je ne sais pas mentir, vous m'avez élevé à dire toujours la vérité : eh bien, je ne peux pas promettre une chose que je ne suis pas sûr de tenir.

— Quoi! monsieur, ne pouvez-vous renoncer à vos barbouillages?

— Pardonnez-moi de vous désobéir, mon père, dit l enfant d'un ton de prière et de fermeté à la fois; mais c'est plus fort que moi; quand j'aperçois dans la rue ou chez les voisins le sujet d'un tableau, il faut que je le fasse.... Si vous saviez combien c'est bon, mon père, de retracer ce qu'on vient de voir...

— Ta ta ta, avez-vous bientôt fini, monsieur?

— Daignez m'écouter encore un moment, mon père, je vous en prie, sans vous fâcher, sans vous mettre en colère... Je serai commis après, si vous l'exigez... mais permettez-moi de dessiner de temps en temps... pas tous les

jours... tous les deux jours seulement... là... vous le voulez, n'est-ce pas, papa?

— Et du pain sec, de l'eau, et en prison chaque fois que cela vous arrivera.

— Soit, mon père, pourvu qu'en prison j'y voie assez clair pour dessiner.

— Vous êtes un sot et un fou, monsieur mon fils; vous avez bientôt douze ans, et vous ne savez encore rien.

— Rien... répéta tristement l'enfant, car il pensait à ce que serait son barbouillage s'il avait su peindre, s'il eût pu rendre sa pensée sur une toile, avec des couleurs, un pinceau et de l'huile; et combien de choses il avait encore à apprendre pour devenir un peintre!

— Rien, répéta aussi le père, se méprenant à l'air pensif de son fils; et le croyant pénétré de ses raisons : — rien, monsieur... vous savez lire, c'est vrai; — écrire, passablement; et encore pourquoi? parce que écrire c'est toujours barbouiller du noir sur du blanc, et que votre passion à vous c'est le barbouillage...

Mais savez-vous copier seulement, copier une lettre sans rature, sans faire de pâté, sans oublier un mot?..

— Oh pour ça, mon ami, j'en réponds, dit avec joie madame Greuse; et tirant de la poche de son tablier un papier, elle l'ouvrit, et le mit, glorieuse, sous les yeux de son mari.— Tiens, lui dit-elle, vois comme c'est propre, lisible, comme les lignes sont droites! heim!...

— Pour ça vous avez raison, ma femme, de lui faire des compliments; c'est bien, fort bien, ça me raccommode avec lui; car tu sauras, Jean-Baptiste, que ton cousin se marie, et qu'il te cède sa place à l'étude de maître Godard.

Baptiste baissa la tête en grommelant :

— Belle place, ma foi!

— Tu seras d'abord saute-ruisseau; mais ne va pas là, faire comme ici, barbouiller les murs, le papier; surtout le papier, ton patron n'entendrait pas raison.

— Pourtant on a le papier à discrétion, dit l'enfant, qui, à cette pensée, reprit un peu de sa gaîté.

— Probablement, mon garçon ; et puis ne va pas aussi t'amuser à portraire toute l'étude.

— Avec ça qu'il ne manque pas de charges dans celle-là, dit Jean-Baptiste en partant d'un grand éclat de rire, surtout M. Bastien, avec son nez qui regarde en l'air, et le petit rapin, qui a la figure en forme de pomme de terre, le ventre en tambour, et les jambes en baguettes.

— Ta, ta, ta, peut-on l'arrêter ce petit drôle, quand il commence à défiler son chapelet? Ainsi voilà qui est entendu, demain tu entreras chez maître Godard, et partant demain plus de barbouillage, c'est dit. — Marion, Marion! ajouta-t-il en criant plus haut, — arrive ici avec un seau plein d'eau, et débarbouille-moi ce mur; qu'il n'y paraisse plus rien à mon retour du bureau.

— Mon père! cria soudain Jean-Baptiste avec effroi, et étendant ses petits bras contre le mur comme s'il eût voulu protéger son dessin des atteintes du seau d'eau dont la vieille

cuisinière, obéissant aux ordres de son maître, s'apprêtait à le gratifier ; — mon père, battez-moi, tuez-moi, faites-moi commis, saute-ruisseau si vous voulez, mais, par pitié, par grâce, ne touchez pas à mon tableau !

— Marion, obéissez, dit M. Greuse avec fermeté.

— N'obéis pas, Marion, ou tu t'en repentiras, répliqua vivement Jean-Baptiste rouge comme une cerise.

— Insolent! dit le père en colère ; vous osez contremander mes ordres.

— On ne touchera à mon tableau qu'en passant sur mon corps, dit l'enfant s'accolant contre la muraille d'un air résolu.

— Jean-Baptiste, dit madame Greuse avec anxiété, car elle savait son mari très-vif et très-décidé dans ses opinions, — c'est ton père, tu lui dois obéissance ; ne raisonne pas, quelque chose qu'il exige; tu dois penser que c'est pour ton bien, il en sait plus que toi, mon enfant ; obéis; Dieu punit les enfants désobéissants.

Mais Jean-Baptiste, dans son effroi du danger qui menaçait son tableau, n'écoutait pas sa mère: et pourtant, s'il l'eût fait, si, au lieu d'ordonner à une domestique une désobéissance, il eût prié, ou seulement essayé de gagner du temps, tout porte à croire que M. Greuse le père n'eût point exigé l'anéantissement de son ouvrage; mais il arriva à Jean-Baptiste ce qui arrive toujours quand la passion vous emporte et vous empêche de raisonner; M. Greuse, qui aurait cédé à une prière de son fils, ne put céder à un ordre; il y allait de son autorité, de sa dignité de père, de l'avenir même de son enfant, car un enfant à qui on cède une fois, veut qu'on lui cède toujours; donc, et malgré l'état de rébellion dans lequel il voyait bien que son fils allait se mettre, il ordonna de nouveau à Marion d'effacer le tableau.

Mais la vieille cuisinière, faible comme sont tous les anciens serviteurs qui ont vu naître les enfants, au lieu de jeter l'eau, se mit elle aussi à regimber.

— Effacer ça, monsieur, je n'ai de garde ; pauvre enfant, lui causer du chagrin, vous n'y pensez pas, mon cher maître.

— Quoi! dit M. Greuse, personne ne m'obéira ici, pas même ma servante!

— Marion, obéissez à votre maître, se hâta de dire madame Greuse avec fermeté; il ne vous appartient pas de juger ses ordres, mais bien de les suivre.

— Oh ! que nenni, madame, dit Marion en reprenant avec son seau le chemin de la cuisine.

— Je vois qu'il faut que j'agisse moi-même, dit le père en saisissant le seau de la main de Marion, et en se disposant à le jeter contre la muraille, et particulièrement contre son fils qui y était adossé, mais il en fut arrêté par ces mots :

— L'eau est bouillante.

Quant à Jean-Baptiste, conservant son attitude presque héroïque devant son tableau, il ne bougea pas d'une ligne.

—Otez-vous de là ! lui cria son père.

— Ote-toi, lui dit sa mère.

— Par pitié! mon cher enfant, lui dit Marion, qui, pour l'avoir reçu dans ses bras à sa naissance, le regardait et l'aimait comme s'il eût été son propre enfant.

Jean-Baptiste resta immobile.

— Monsieur, lui dit son père, obligé de céder dans la crainte de l'échauder ; et voulant lui donner une leçon un peu forte, — puisque vous ne reconnaissez pas l'autorité paternelle, sans doute vous pouvez vous en passer, en conséquence sortez de chez moi.

— C'est votre fils, mon ami, lui dit sa femme en suppliant.

— Celui qui ne m'obéit pas n'est plus mon fils ; qu'il sorte.

— Chut, taisez-vous, dit madame Greuse, mettant une main sur la bouche de son mari, et de l'autre lui montrant la porte du corridor qu'en s'en allant Bertrand avait laissée entr'ouverte.

III

Ce corridor, comme je vous l'ai dit, mes chers enfants, ouvrait sur la rue. Au commencement de la dispute, un voisin qui passait par là ayant entendu la voix du père Greuse assez forte d'ordinaire, mais doublant de volume lorsqu'il était en colère, s'arrêta pour écouter. A ce voisin s'en joignit un autre, puis un autre, puis un autre; peu à peu ceux qui passèrent, remarquant quelques personnes agglomérées, une

porte entr'ouverte, des accents de menaces, s'approchèrent aussi; bientôt un groupe nombreux se trouva rassemblé devant la porte du père Greuse.

— Qu'est-ce donc que ce tapage? demanda un homme d'un certain âge fort bien mis, en s'approchant du groupe et s'adressant à une femme qui portait un enfant.

— Je ne sais pas, monsieur, répondit-elle; j'arrive comme vous; eh !.... dis donc, Justine, cria-t-elle à une jeune fille qui s'était faufilée assez près de la porte, — sais-tu ce que c'est?

— Le père Greuse qui se fâche avec son petit, répondit-elle.

— Qu'a-t-il donc fait cet enfant? demanda un troisième personnage.

— Presque rien, repondit le premier voisin en fendant la foule pour s'en aller, il a un peu barbouillé le mur, voilà tout.

— Barbouillé le mur, répeta le monsieur bien mis.

— Il faut aussi tout dire, repartit une femme qui vendait des pommes de terre dans une corbeille sur sa tête, cet enfant passe sa vie à tout gâter chez son père: imaginez-vous, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant au monsieur bien mis, que ce pauvre père Greuse ne peut pas avoir une pauvre petite place blanche dans son mur, pas un pauvre petit chiffon de papier blanc, que cet enfant n'aille dans les cendres chercher un charbon pour le barbouiller; c'est un démon, je vous le dis, monsieur, que cet enfant.

— Bah! un démon, répliqua Justine, c'est un enfant charmant; imaginez-vous monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant elle aussi au monsieur bien mis, que cet enfant avec un petit morceau de charbon fait des choses surprenantes; il imite le visage des gens que c'est à s'y méprendre; il a fait le portrait de ma grand'mère; c'est frappant, quoi! vous n'avez pas d'idée de la malice de cet enfant, monsieur.

— Oui vraiment, répliqua la marchande de

pommes ; s'il m'appartenait, je le fouetterais joliment, allez.

— Il faudrait n'avoir pas de cœur pour le fouetter ce pauvre enfant, avec ça qu'il est doux comme un petit agneau, repartit Justine.

Ces détails sur Jean-Baptiste donnés par la jeune Justine avaient sans doute piqué la curiosité de l'étranger, car, laissant les deux femmes se disputer sur les qualités et les défauts de l'enfant, il se glissa jusqu'à la porte de la maison, et l'atteignit au moment où le père Greuse, furieux de la résistance de son enfant, lui criait:

— Sortez, monsieur, sortez!

L'étranger se hasarda à regarder par l'ouverture de la porte, et ce qui s'offrit à ses yeux, le fixa à sa place dans la plus grande surprise.

Ce n'était ni la colère du père, ni l'effroi de la mère, ni l'indignation de la vieille Marion, qui ne comprenait pas qu'on pût faire la moindre peine à l'enfant qu'elle avait vu naître ; ce

n'était pas même la résistance ferme et respectueuse de l'enfant, mais bien le soi-disant barbouillage sur le mur qui étonnait cet homme.

Oubliant et l'indiscrétion qu'il allait commettre, et que peut-être on avait le droit de le lui reprocher, il ouvrit la porte toute grande.

A l'aspect de cette figure inconnue, et aussi de tout ce monde, dont les regards étaient fixés sur elle, la famille Greuse demeura saisie et presque honteuse d'être surprise ainsi.

— Mille pardons, dit aussitôt l'étranger d'un ton poli et timide ; daignez excuser, monsieur, l'inconvenance de ma démarche... mais l'admiration que m'a inspirée cette esquisse que je n'ai fait qu'entrevoir, m'a forcé presque malgré moi à venir vous demander la permission de la regarder de plus près... C'est vraiment étonnant, ajouta-t-il d'un air si enchanté et si vrai, que le père Greuse en demeura tout étourdi.

— Je ne puis croire que vous vouliez vous moquer de moi, monsieur, dit celui-ci après un court moment de réflexion.

— Dieu m'en préserve, monsieur; au reste mon nom, qui peut-être vous est connu ainsi que l'aveu de ma profession, détruiront sans doute les fâcheuses idées que vous cause ma venue; je suis Grandon, peintre de portraits.

— Peintre! que vous êtes heureux! s'écria soudain Jean-Baptiste d'un accent pénétré.

— Vous êtes peintre, répliqua M. Greuse, dans les manières duquel perçait, comme à son insu, une certaine satisfaction, vous êtes peintre, et vous trouvez ça bien?

— Parfait! dit M. Grandon; il y a vraiment dans cette esquisse l'indice d'un talent remarquable, c'est d'une originalité piquante.

— Alors la scène changea tout à fait; il semblait que M. Greuse eût oublié le motif de sa colère; se plaçant à côté du peintre, il se mit à admirer avec lui ce que l'instant d'auparavant il appelait un indigne barbouillage. Derrière ces deux personnages madame Greuse, Marion et l'enfant faisaient groupe.

— Voyez pourtant ce que c'est que de ne pas

s'y connaître, disait le père Greuse, fier des éloges que l'on donnait à son fils. — Vous admirez ça, monsieur, et moi je voulais l'effacer.

— Oserais-je vous demander, monsieur, si votre intention est de destiner votre enfant aux arts?

— Hélas! je ne suis pas assez riche pour ça, monsieur.

— Mais si vous trouviez un homme, qui, certain d'élever un jour un peintre distingué, implorât de vous la permission de se charger de l'éducation de cet enfant?

— Dam, je ne dirais pas non, dit le père Greuse, se frottant les mains en répétant — *peintre distingué!*

— Eh bien, monsieur, je suis cet homme, j'habite Lyon, je suis le beau-père de M. Grétry, dont on jouait hier sur votre théâtre l'*Ami de la maison*; confiez-moi votre enfant; je vous le rendrai homme, et homme remarquable, j'ose vous l'assurer.

— Me séparer de mon fils! cria madame

Greuse serrant son enfant dans ses bras.

Mais celui-ci, se dégageant, s'élança vers l'étranger, et, regardant alternativement son père et le peintre, il semblait, par son jeu muet, plein d'expression, remercier ce dernier de sa bonne volonté, et implorer du premier son consentement à cette offre obligeante.

— Acceptez ma soupe, monsieur Grandon, dit soudain le père Greuse avec bonhomie et cordialité, nous causerons de ça à table.

Et ils passèrent dans la salle à manger, où le reste de la famille les suivit.

Grandon, bon peintre de portrait, ayant obtenu du père Greuse la permission de se charger de son enfant, l'emmena à Lyon, où il demeurait; là il lui donna des leçons gratuites dans lesquelles le petit Jean-Baptiste apprit les premiers éléments de son art.

Alors Grandon étant venu à Paris, son élève l'y suivit; à la vue des chefs-d'œuvre qui ornaient les musées royaux, une noble émulation l'enflamma, et un jour ce jeune homme, qui n'avait

encore fixé l'attention de personne, débuta par un tableau qui lui acquit de suite un nom et un rang parmi les peintres, *le père de famille expliquant la Bible à ses enfants*. Quelque temps après, son tableau de *l'Aveugle trompé*, le fit recevoir à l'académie.

Loin de chercher, comme les peintres de ce temps-là, ses sujets dans l'histoire ou dans la mythologie, il ne prenait ses tableaux que dans l'intérieur des pauvres ménages, et sous le chaume des laboureurs; unique en son genre, il devint bientôt un des peintres les plus distingués de l'école française.

On a de lui *le Père paralytique*, *la Petite fille au chien* (chef d'œuvre de naïveté et de grâce); puis encore, *le Retour du chasseur*, *l'Enfant au capucin*, *la Dame de charité*, *l'Accordée de village* (maintenant placée au musée royal), *le Gâteau des rois*, *la Fille confuse*, *la Bonne éducation*, *la Paix du ménage*, *la Cruche cassée*, *le Départ de Barcelonnette*, *la Bénédiction paternelle*, *l'Enfant pleurant*

la mort de sa mère; et plusieurs autres que j'ai oubliés, paami lesquels *Sainte Marie égyptienne* fut regardée comme son chef-d'œuvre.

Greuse est mort à Paris le 21 mars 1805, âgé de soixante-dix-huit ans.

1345

RICHARD WHITTINGTON

Lord Maire de Londres

ET

SON CHAT PUSS.



1345

DICK ET PUSS.

I

Un soir du mois de juin 1345, M. Fitzwaren, riche marchand de la cité, à Londres, achevait de souper en causant avec sa fille unique, Alice, âgée de six ans, lorsqu'il entendit sa cuisinière gronder, sur un diapason fort élevé, quelqu'un qui probablement passait dans la rue sous les croisées de la cuisine.

Suzanne était une vielle fille assez hargneuse, très-bonne ménagère, du reste, mais aimant

beaucoup à prouver aux autres sa valeur intrinsèque, et croyant surtout en donner une preuve irrécusable en criant depuis le matin jusqu'au soir, soit avec les commis de magasin, soit avec le boulanger, le porteur d'eau, ou les autres fournisseurs de la maison, quelquefois même avec le perroquet favori de miss Alice, lorsqu'elle ne trouvait plus ni gens ni bêtes autres que celle-ci à gronder. Aussi M. Fitzwaren avait fini par s'habituer à ses criailleries, et n'y apportait même plus aucune attention. Toutefois, cette dispute-ci avait un cachet si particulier, que, presque malgré lui, il se surprit l'écoutant.

— Eh bien, petit fainéant! disait la voix aigre de Suzanne; que fais-tu là? veux-tu bien répondre, vagabond?

— Je ne vous gêne pas, peut-être? répondit une voix d'enfant, douce et tant soit peu mutine.

— Est-ce que tu penses, par hasard, répliqua plus aigrement la vielle fille, que nous avons

fait poser une pierre devant la porte exprès pour te servir de lit?

— Est-ce que vous croyez donc, par hasard, vieille dame, répliqua à son tour l'enfant, que, si j'avais un autre lit, j'aurais choisi celui-ci?

— Un autre ou pas d'autre, retire-toi toujours de là, petit insolent, qui m'appelles vieille dame.

— L'enfant se tut ; toutefois il était présumable, qu'il ne se retirait pas, car Suzanne, sur un ton encore plus élevé, ajouta :

— Mais voyez donc s'il bouge, ce fainéant ; attends, attends, petit vagabond, tu n'as peut-être encore reçu qu'un baptême à l'eau froide, je vais t'en donner un d'une autre espèce, tu vas voir.

— Doucement, bonne dame, repliqua l'enfant avec un effroi marqué; je suis peu habitué encore à la pluie du ciel et à la rosée du matin, mais, voyez-vous, je ne le suis pas du tout à l'eau bouillante.

— Suzanne! Suzanne! cria M. Fitzwaren, entrant soudain à la cuisine, et empêchant par sa présence l'aspersion menaçante, ne jetez donc rien ainsi par la fenêtres? Puis se penchant en dehors de la croisée, il vit, autant que le jour pouvait le lui permettre, un enfant assez bien mis, couché sur la pierre, et qui, aussitôt qu'il eut aperçu la figure bonne et riante du riche marchand, lui cria:

— Merci, monsieur, de votre bonne intervention, merci; et maintenant, bonne nuit.

— Vraiment, ne sais-tu donc où aller coucher, pauvre petit? lui demanda M. Fitzwaren.

— Hélas! non, mon bon monsieur, dit l'enfant en soupirant; je n'ai plus ni lit pour dormir, ni pain pour souper.

— Entre, mon ami, répliqua le bon marchand, entre, je te ferai souper, moi.

Aussitôt l'enfant traversa le magasin pour se rendre dans la cuisine.

— Assieds-toi là et mange, lui dit M. Fitzwaren en le faisant asseoir à une table où se

trouvaient les restes du souper de Suzanne.

L'enfant ne se le fit pas dire deux fois.

— C'est ça, dit la cuisinière en grommelant entre ses dents, monsieur sera sûr de cette manière que les restes ne se perdront pas.

— Taisez-vous, lui dit son maître si sévèrement, que la vieille fille n'osa pas répliquer; puis se retournant vers l'enfant, qui mordait à belles dents, alternativement et sans repos ni cesse, tantôt dans un morceau de bœuf froid rôti, tantôt dans un morceau de pain, il ajouta, en souriant de cet appétit glouton:

— Tu n'as donc pas dîné?

— Non, monsieur, dit l'enfant la bouche pleine.

— Et ta mère, ton père?

— Je suis orphelin, monsieur.

— Sans parents, sans asile?

— Sans parents, sans asile, monsieur, répondit l'enfant cessant alors de manger.

— Pauvre enfant!

— Mon père était officier du roi; il s'appe-

lait sir Williams Whittington, il est mort bien pauvre ; avant de mourir, il m'a dit : Quand je ne serai plus, Dick, tu iras chez mes parents et mes amis du comté de Lancastre ; ils auront soin de toi, mon enfant, et ils te feront élever.

— Et l'as-tu fait ? lui demanda le marchand avec intérêt.

— Je suis allé les voir tous, monsieur, les uns après les autres, et ils m'ont tous renvoyé; alors je suis retourné chez mon père : la porte en était fermée; j'ai frappé, personne ne m'a ouvert.

— Et qu'es-tu devenu? interrompit le marchand ému du récit naïf et de la misère de ce pauvre orphelin.

— J'avais entendu parler de Londres, de ses beaux hôtels, de ses carroses de ses milords si riches, de ses ladies qui dépensaient tant d'argent ; ma foi, j'ai pensé que moi, qui ne suis pas bien gros, je ne tiendrais pas beaucoup de place dans un grand hôtel, qu'on y donnerait bien un petit coin, et puis aussi quelque chose

à manger, à l'enfant d'un officier ruiné au service du roi; alors je me suis mis en route, monsieur.

— A pied? demanda M. Fitzwaren.

— D'abord à pied, mon bon monsieur, pendant tout un jour, mais le lendemain, j'ai rencontré un roulier, je lui ai demandé la permission de suivre sa charette; une charette énorme, monsieur : des roues grosses, grosses comme tout, vous pouvez me croire; le roulier l'a bien voulu, même il m'a souvent fait monter sur ses ballots de marchandises ; oh ! c'était un fort honnête homme que ce roulier; il m'a nourri jusqu'ici, monsieur, et très-bien, je vous assure; moi, aussi, je faisais tout ce qui pouvait lui faire plaisir ; je veillais aux chevaux, pendant que le roulier entrait au cabaret, j'empêchais qu'on ne leur jetât des pierres, je leur portais à boire, je mesurais l'orge et l'avoine; nous nous sommes quittés depuis huit jours, monsieur. Le roulier a continué sa route, et moi, je suis resté à Londres...

— Et qu'y as-tu fait, depuis huit jours? demanda M. Fitzwaren.

— J'ai couru dans toutes les rues de Londres; mon Dieu, les belles choses qu'il y a, monsieur! et puis que de monde, que d'allants, de venants, Mais une chose bien extraordinaire, c'est que je regardais tout le monde, et personne ne me regardait, ne faisait attention à moi... c'est drôle, n'est-ce pas?.... Je me suis aussi arrêté devant plusieurs grands hôtels, dont les portes étaient toutes grandes ouvertes; j'ai attendu là quelque temps, mais personne ne m'a invité à entrer, alors je n'ai pas osé aller plus loin.

— Et, alors, comment as-tu vécu, pauvre petit? demanda le bon marchand, de plus en plus ému.

— Dam, monsieur, le premier jour de mon arrivée, je n'ai pas mangé; je ne savais à qui m'adresser pour cela; mais le lendemain, j'ai vu des enfants de mon âge qui tendaient la main, comme ça, à tous ceux qui passaient, et

beaucoup leur mettaient quelque monnaie dans la main; ma foi, monsieur, j'ai fait comme eux ; alors j'ai pu acheter du pain. Quant aux nuits, je les ai toutes passées à la belle étoile, sur un banc, sous les gouttières, comme j'allais le faire tout à l'heure, quand cette dame est venue me disputer mon lit de pierre, et qu'heureusement vous avez paru.

— Pauvre enfant! mais tu ne manges plus, lui dit le marchand.

— J'en ai assez, monsieur, merci; et puisque vous le permettez, je vais reprendre ma place sur le banc.

— Non certes, répliqua le marchand; tu coucheras chez moi.

— Suzanne, ajouta-t-il en se tournant vers sa servante, qui fourbissait les casseroles, — vous avez bien un coin dans la maison, pour faire coucher cet enfant; dans ce cabinet, près du grenier; allez y préparer un lit.

— C'est ça, maintenant, *coucher*, dit la vieille cuisinière avec humeur; recevoir ainsi le

premier venu dans sa maison; mais vous n'y pensez donc pas, monsieur?

— C'est précisément parce que j'y pense, que je le fais, Suzanne, répondit M. Fitzwaren.

— Un enfant inconnu!... qui est... qui sait?... un chef de brigands, peut-être!

Dick partit d'un grand éclat de rire, net et franc, auquel se joignit celui de M. Fitzwaren.

— Un chef de brigands! répéta le maître du logis, montrant à la cuisinière la douce et mignonne figure du petit Dick.

— Ça c'est vu, monsieur, répondit la cuisinière; on a vu des brigands jolis comme de jolies filles, et vous couper le cou avec de grands coutelas.

— Mais je n'ai pas de coutelas, s'écria Dick d'un air de pitié; et puis, qu'est-ce que tu voudrais que je fisse de ton cou, long et maigre comme un saucisson de Boulogne? si c'était du vrai saucisson encore... je ne dis pas.

— Voyez-vous, s'écria Suzanne en colère, voyez-vous le petit scélérat, comme il parle!

— Chut, qu'on se taise, et qu'on obéisse, dit M. Fitzwaren, d'un ton sévère. Faites coucher cet enfant, ayez soin de lui, ou bien...

— Mon Dieu! que les maîtres sont injustes! dit Suzanne, feignant de pleurer; et prenant une chandelle allumée, elle ajouta: — Venez vous coucher, monsieur l'orphelin, venez.... Aussi vrai que je m'appelle Suzanne Moser, cet enfant nous portera malheur à tous, j'en suis bien sûre. Mes pressentiments ne m'ont jamais trompée, moi.

II

Deux jours après, M. Fitzwaren, après avoir visité sa caisse, ses magasins, et donné à ses nombreux commis les ordres nécessaires pour coter telle marchandise, déballer tel ballot, emballer tel autre, et vu par lui-même que tout allait ainsi qu'il le souhaitait, se retira dans ses appartements particuliers pour se reposer et se distraire en causant un instant avec sa petite Alice, sa fille unique, et dont la naissance avait coûté la vie à sa femme.

En traversant le parloir, il aperçut Dick, que ses occupations lui avaient fait oublier jusqu'alors ; il l'appela, et lui fit signe de le suivre dans son cabinet de correspondance.

— Que sais-tu faire, mon petit? lui dit-il, quand il se fut installé dans son grand fauteuil de maroquin vert, ayant Dick devant lui.

— Rien, monsieur, répondit l'enfant très-naturellement.

— Ce n'est pas grand'chose, répliqua le riche marchand en souriant.

— C'est vrai, dit l'orphelin en baissant les yeux.

— Mais, Dick, quand tu as quitté ton pays, pour te rendre à Londres, tu avais bien une idée; car, autrement, pourquoi plutôt Londres, que Liverpool, que Portsmouth?

— Certainement, monsieur, j'avais une idée; je voulais être bourgeois, à Londres, dit l'enfant en relevant la tête avec assurance.

— Bourgeois, sans rien faire, sans travailler? mais, alors, avec quoi aurais-tu vécu?

— Comme je vis depuis que je suis chez vous, monsieur. Oh ! je ne désire plus rien maintenant je vous assure; je me trouve fort bien.

Monsieur Fitzwaren sourit, et répliqua:

— Mais ici, Dick, tout le monde travaille, moi le premier; chacun cherche à se rendre utile, personne n'est inoccupé; pour manger du pain, mon enfant, il faut le gagner.

— Je n'avais pas pensé à ça, monsieur, répondit Dick le cœur gros, car il pensait que peut-être on allait le renvoyer de cette bonne, grande et belle maison, où l'on dormait tant qu'on avait sommeil, où l'on mangeait tant qu'on avait faim : — Il faudra donc nous quitter, dit-il avec un profond soupir.

— Je ne refuse pas de te garder, Dick, dit le marchand avec bonté; mais à quoi peux-tu être bon? comment te rendras-tu utile ici? que m'offres-tu enfin en échange de ton entretien, ton éducation, ta nourriture, ton logement, etc., etc.?

Dick resta un moment sans répondre, puis il dit :

— Ma bonne volonté, monsieur.

— On ne peut pas t'en demander davantage, mon enfant. Quel âge as-tu?

— Huit ans, monsieur.

Comme M. Fitzwaren ouvrait la bouche pour adresser une autre question au petit Dick, un vacarme effroyable se fit entendre. On courait, on s'agitait, on s'appelait ; de moment en moment, le bruit augmentait et se portait du côté des jardins: bientôt le marchand distingua la voix de sa fille qui jetait les hauts cris; inquiet, il s'élanca hors de son cabinet en courant vers le lieu du tumulte.

III

Presque tous les gens de sa maison, rassemblés dans le jardin, debout, la tête en l'air, tenaient leurs yeux fixés sur un beau tilleul dont le vent agitait légèrement le feuillage; au milieu du groupe, miss Alice, désolée et sanglotant, élevait, elle aussi, vers le tilleul, ses yeux baignés de larmes et ses petits bras suppliants. Après avoir fait plusieurs questions aux uns et aux autres, qui tous y répondaient en désignant du doigt le haut du tilleul, M. Fitzwaren y re-

garda à son tour, et ne tarda pas à distinguer le sujet de tant d'agitation.

C'était le perroquet favori de sa fille.

Perché sur la branche où il avait établi momentanément son domicile, l'oiseau malin semblait, de là, se moquer et narguer les habitants de la maison, qui n'osaient se hasarder, les peureux, à venir jusqu'à lui. Riant à gorge déployée, battant des ailes, il répétait hardiment, et sans se faire prier, le répertoire de phrases habituelles à la gent perroquette. — *Madame, madame, Jacquot, baisez Jaquot, — as-tu déjeuné, Jacquot? — du rrrôt de mouton pour le perroquet mignon*, et autres gentillesses de cette espèce, qui excitaient toujours une joie folle chez miss Alice, et qui la rendaient plus fière qu'une reine, de posséder à elle seule un animal aussi extraordinairement bavard.

Hélas! cette fois, loin de rire, de se pâmer et de battre des mains au profond talent de Jacquot, miss Alice sanglotait, se tordait les bras, et criait à s'égosiller.

— Mon perroquet, mon perroquet! — Je veux mon perroquet!

Mais soudain elle mit un terme à ses larmes et à ses cris, un profond silence succéda au tumulte, car un nouvel objet venait d'attirer l'attention générale.

C'était Dick, grimpant avec l'agilité d'un chat, au tilleul, lieu de refuge de Jacquot.

Il fallait le voir, le jeune orphelin, s'aidant des mains et des pieds, suant, s'accrochant à une branche, puis à une autre, s'écorchant, se déchirant, et n'en poursuivant pas moins son voyage presque aérien; enfin, après mille peines, il atteignit la branche où se pavanait Jacquot, et, malgré la défense du déserteur, qui ne ménageait ni son bec ni ses ongles, pour faire lâcher prise à celui qui venait ainsi le relancer jusqu'à son dernier retranchement, Dick saisit l'animal par le cou, et redescendit avec lui, chantant victoire, montrant son prisonnier et ne faisant nulle attention aux nombreuses morsures donc celui-ci gratifiait son vainqueur.

Ce fut avec des transports de joie inexprimables que miss Alice reçut Jacquot des mains de Dick; touchée du dévouement de l'orphelin, car, malgré son extrême jeunesse, elle avait fort bien compris le danger de Dick, et que, si le pied lui eût manqué, il se serait brisé la tête, la fille du marchand fouilla dans la poche de son tablier, et tira un schelling et le lui offrit:

— Un schelling, un beau schelling tout neuf; jamais le petit Whittington n'en avait possédé autant; comme tous les enfants qui reçoivent de l'argent pour la première fois, il n'eut plus qu'un désir, celui de le dépenser.

La nuit, qui approchait, l'empêcha de sortir pour mettre son projet à exécution; il attendit le lendemain matin avec impatience pour l'effectuer.

IV

— Il faisait à peine jour que Dick était dans la rue, son schelling à la main , le nez au vent, cherchant et flairant tout ce qu'il pourrait acheter avec un schelling.

Bientôt son attention se porta sur plusieurs petites levrettes qu'un homme tenait dans une corbeille , les offrant à tous les passants. Dick en marchanda une: c'etait juste la somme qu'il possédait ; toutefois, il ne l'offrit pas de suite au marchand. il hésitait, il regardait la levrette ,

puis la pièce neuve, puis il soupirait; la levrette était si jolie! mais la pièce était aussi bien brillante; oui, mais il l'a assez regardée ; et si ce n'est pas pour la dépenser, à quoi une pièce sert-elle? Tandis que la levrette, il la fera boire, la fera manger; il la verra grandir; et puis ça lui fera un camarade, un ami. Cette dernière réflexion le décida ; il allait mettre son schelling dans la main du marchand, lorsqu'une vieille femme passa près de lui.

Elle avait un air si désolé, elle pleurait avec tant de chagrin, que Dick cessa de regarder les chiens pour lui demander ce qu'elle avait.

— Six enfants qui meurent de faim, répondit la vieille.

— Ce mot d'*enfant* rappela à Dick la position où il était il n'y avait pas bien longtemps.

— Et n'avez-vous pas de pain à leur donner? lui demanda Dick sans écouter le marchand qui lui demandait quelle levrette il choisissait.

— Non, mon petit monsieur, et je n'ai pas d'argent pour en acheter.

— Tenez, bonne femme, dit l'enfant avec effusion, voilà un schelling, allez acheter du pain pour vos enfants.

— Tout? tout? Vous me le donnez tout entier, mon petit monsieur?

— Eh! pourquoi pas? dit Dick.

— Mais vos parents ne se fâcheront-ils pas?

— Je n'ai pas de parents; un bon monsieur m'a recueilli et me nourrit: c'est sa fille qui m'a donné ce schelling; j'allais acheter avec ça un chien: car, dans cette grande maison de M. Fitzwaren, je m'ennuie tout seul, je n'ai pas de camarade; personne ne fait attention à moi, ne joue avec moi, ne parle même avec moi; et mon chien, ça m'aurait fait un camarade. Mais... prenez toujours... c'est égal.

— Et pour soulager ma misère, vous voulez vous priver de ce plaisir! dit la vielle avec reconnaissance.

— C'est que je sais ce que c'est que d'avoir

faim, ma bonne mère, répondit Dick, en soupirant à la pensée de ce qu'il avait souffert lui aussi, pauvre enfant!

— Dieu vous récompensera de votre bon cœur, mon brave petit monsieur ; je voudrais pouvoir, moi, vous donner ce que vous désirez; mais je n'ai pas de chien, je n'ai qu'un chat; laissez-moi vous l'offrir, il est tout jeune, il aime à jouer, et il vous amusera; et puis il vous portera bonheur: car ce sera toujours pour vous le prix et le souvenir d'une bonne action. Si jamais vous êtes malheureux, vous regarderez Puss .. il s'appelle Puss mon chat ; vous le regarderez, et vous vous direz: J'ai essuyé les larmes d'une pauvre mère affligée, Dieu essuiera les miennes. Voulez-vous accepter mon chat, monsieur?

— Ma foi ! oui, ma bonne mère, je le veux bien. On dit que les chats mangent les rats, et j'en ai un régiment dans ma chambre, qui m'empêchent de dormir.

— Puss vous en débarrassera, dit la vieille ;

il n'en laisse pas un chez moi ni chez mes voisins.

Puis priant Dick de l'attendre un moment, elle acheta d'abord un pain qu'elle porta chez elle, d'où elle ne tarda pas à reparaître, tenant dans ses bras un joli petit chat aux trois couleurs, gris, rouge et noir; ce qui, assura la vieille femme, était une preuve irrécusable de ses excellentes qualités.

L'orphelin revint au logis avec son compagnon, dont effectivement il ne tarda pas à reconnaître le talent; car, grâce à Puss, il se trouva bientôt débarrassé des visites nocturnes que messieurs les rats avaient la coutume de lui faire toutes les nuits.

Quoique Dick eût déclaré à M. Fitzwaren qu'il ne savait rien, et ne pouvait être bon à grand'chose, celui-ci ne l'en avait pas moins gardé chez lui; le ciel l'avait jeté à sa porte, il aurait cru offenser le ciel en l'abandonnant. Cet homme excellent lui fit donner des maîtres, et fut payé de sa générosité par l'application que

Dick apportait à ses leçons par sa docilité et par son extrême reconnaissance.

Il y avait à peu près quatre ans que Dick était chez son protecteur: il avait alors douze ans, lorsqu'un jour M. Fitzwaren rassembla tous les gens de sa maison; il leur annonça qu'un de ses navires était sur le point de faire un voyage de longs cours, et que, d'après un antique usage suivi dans sa maison depuis fort longtemps, il voulait que tous ceux qui le servaient eussent une part dans ses chances, et pour cela il invitait chacun d'eux à remettre une petite pacotille au capitaine.

Comme le vaisseau devait visiter des îles d'Afrique peuplées par des habitants encore sauvages, le moindre objet pouvait obtenir une valeur quelconque; chacun apporta donc suivant ses idées et suivant ce qu'il possédait. Les uns des aiguilles, les autres de petits couteaux, ceux-là des miroirs, ceux-ci des ciseaux, d'autres des clous, de petits colliers, des bagues, des pendants d'oreilles en verres de toutes les

couleurs, que les sauvages préfèrent aux diamants, et aux perles fines qui viennent dans leur pays. Vint le tour de Richard Whittington; par un petit mouvement d'orgueil, assez naturel sans être pour cela excusable, il n'osa avouer qu'il ne possédait rien, rien que son chat, et ce fut le cœur bien gros, je vous assure, qu'il appela, *Puss*, et que, le voyant courir miaulant et faisant le gros dos à la voix de son maître, il le prit dans ses bras, et le présenta au capitaine.

Vous pensez comme chacun se mit à rire à la vue de cette nouvelle marchandise de pacotille; mais M. Fitzwaren, qui s'était fait une règle de laisser opérer ses gens comme ils l'entendaient, imposa silence aux rieurs, et ordonna au capitaine de faire conduire le chat à son bord.

— Qui sait, dit-il, la pacotille de Richard sera peut-être la meilleure.

Le lendemain on riait encore de l'idée de Dick, mais deux jours après on n'en riait plus,

car Dick avait disparu , et personne ne savait ce qu'il était devenu.

Le soir de ce même jour, une espéce de matelot remit à M. Fitzwaren la lettre suivante:

V

« Mon cher monsieur, et protecteur,

» Qu'allez-vous penser de moi? qu'allez-vous dire, en apprenant mon départ? que je suis un ingrat, peut-être? et pourtant, non, je ne le suis pas; vous m'avez recueilli tout petit, lorsque j'étais abandonné et mourant de faim; vous m'avez fait élever, je vous dois plus que la vie; je ne sais pas de paroles pour vous remercier de vos bontés, monsieur, mais ma vie

entière vous prouvera toute ma reconnaissance, soyez en certain.

» Hélas! je ne sais comment vous dire pourquoi j'ai quitté votre maison, et pourtant il le faut bien, car je vous dois compte de mes pensées, de mes actions; et, si vous croyez que j'ai mal fait, je reviendrai chercher la punition que je mérite; oui, monsieur, je reviendrai, si vous me l'ordonnez.

» Vous avez toujours été riche, mon cher protecteur, et lorsque vous étiez petit, vous aviez une mère, un père, qui vous chérissaient.... moi aussi, tout jeune encore, j'ai été chéri de mon père; mais j'ai eu le malheur de le perdre, et depuis, lorsqu'on m'a souri, j'ai bien compris, quoique enfant, que c'était par pitié; lorsqu'on m'a donné quelque chose, que c'était par charité. Oh! monsieur, vous si généreux, si compatissant, qui m'avez trouvé sur une borne, à votre porte, et m'avez recueilli sans me connaître, sans m'aimer... comprenez-vous la position d'un orphelin? étranger pour tout le

monde, personne ne fait attention à lui, à moins qu'il ne soit sérieusement malade. Il n'y avait peut-être qu'un seul être, dans votre maison, monsieur, qui aimât réellement le pauvre enfant, qui l'aimât, non par charité, par humanité, mais pour lui-même ; c'était... n'en riez pas, monsieur, c'était mon chat. Mes maîtres me donnaient leurs leçons avec indulgence, j'en conviens; vos domestiques me servaient avec exactitude, c'est vrai; vos commis me saluaient poliment, c'est encore vrai; vous, monsieur, vous me donniez généralement tout ce dont j'avais besoin; vous ne me rencontriez jamais sans me dire avec bonté: — *Bonjour Richard; tu te portes bien, mon enfant?* mais... Oh! je suis un fou, je le sais. — Vous ne pouviez pas faire davantage ; et moi j'en voulais davantage; eh bien, monsieur, cette amitié que je désirais, je l'avais obtenue de mon chat, de mon pauvre Puss. Vous, monsieur, qui avez des amis, qui possédez des maisons, des biens considérables, beaucoup d'argent, imaginez-vous que je n'avais

qu'un seul ami, et c'était mon chat; je ne possédais qu'une seule chose au monde, c'était encore mon chat; et je m'en suis séparé par orgueil, par fausse honte, que sais-je, moi? je l'ai donné. Oh! si vous saviez, quand je ne l'ai plus vu, combien j'ai pleuré; lui qui reconnaissait mon pas, qui accourait à ma voix, qui passait et repassait à mes pieds en miaulant doucement, en faisant le gros dos comme pour m'inviter à le caresser! Le soir, quand je me retirais dans ma chambre, il me tenait compagnie; le matin, en ouvrant les yeux, c'était lui que je voyais; si j'étais triste, la pauvre bête se tenait tranquille près de moi, et semblait prendre part à ma tristesse; si j'étais gai, elle faisait des folies. Oh! monsieur, je crois qu'on a plus de plaisir à être aimé qu'à aimer, car il n'y a pas de comparaison entre l'amour que j'ai pour vous et celui que j'ai pour Puss; et pourtant je vous quitte pour le suivre, pour le voir; c'est que c'est si bon d'être aimé, monsieur! Me comprenez-vous, et me pardonnez-vous?

» J'ai appris que votre navire était encore retenu à Gravesend, dans la Tamise, si vous le permettez je m'embarquerai, cela doit être bon d'aller en mer, de faire fortune ; mon père aimait à voyager, j'ai le goût de mon père.

» Je suis à Hallovay, à genoux devant une pierre sur laquelle je vous écris ; c'est aujourd'hui la Toussaint, les cloches de l'église sonnent la fête, et dans leur carillon il me semble entendre des choses extraordinaires, des paroles que je n'ose vous répéter, et qui font battre mon cœur ; tenez... encore... Oh! pour cette fois j'ai entendu bien distinctement :

Di-din-don di-din-don.
Courage, Whittington,
Di-din-don, di-din don,
Tu seras maire de London.

Merci, bonnes cloches, merci; mais pardon, mon cher protecteur, je suis un fou; n'im porte

ces cloches m'ont relevé le courage; je me sens gai et fort, est-ce parce que je crois à leur musique? est-ce parce que je vous écris, et qu'en demandant grâce, je suis presque certain de l'obtenir? Cela se pourrait bien : je vais continuer ma route. Monsieur, j attendrai vos ordres à Gravesend, et croyez toujours, je vous prie, à ma reconnaissance, à mon amour; croyez aussi que je n'oublierai jamais comment vous m'avez recueilli, moi pauvre enfant abandonné.

« Le pauvre orphelin reconnaissant,

« RICHARD WHITTINGTON. »

« *P. S.* Je prie miss Alice de vouloir bien accepter ici l'assurance de mon respect ; je me rappelle au souvenir de tous ces messieurs, sans oublier mademoiselle Suzanne ; j'espère aussi que le perroquet se porte bien.

» Encore une fois votre petit protégé.»

VI

A la lecture de cette lettre, M. Fitzwaren, touché de la naïveté et des bons sentiments de Dick, lui répondit sur-le-champ d'en agir à sa volonté; en même temps il lui envoya ses habits, que, par une réflexion délicate, l'orphelin n'avait pas emportés avec lui, un peu d'argent et l'ordre au capitaine de traiter Richard comme son protégé.

Arrivé à Gravesend, Richard trouva la lettre de son protecteur, ses effets, et, mieux que tout

cela, Puss, qui reconnut de suite son maître, et vint à sa rencontre en faisant le gros dos ainsi qu'il avait coutume de le faire au logis de M. Fitzwaren.

Le vaisseau mit à la voile le lendemain.

Après avoir parcouru les mers environ un an, il aborda dans une île de Barbarie, où l'équipage faisait ordinairement des marchés fort avantageux avec les habitants, qui payaient en poudre d'or, monnaie naturelle du pays, tout ce qui leur était apporté d'Europe.

Aussitôt que le navire eut jeté l'ancre, on vit arriver une pirogue où était le roi lui-même; mais au lieu d'inviter le capitaine à descendre à terre ainsi que son équipage, il le pria au contraire de s'éloigner, et au plus vite; le capitaine demanda la cause d'un accueil aussi extraordinaire; le roi lui répondit que lors de son dernier voyage, deux rats s'étaient échappés de son vaisseau; que ces deux rats avaient pullulé et multiplié au point de menacer d'une famine les habitants, qui ne savaient quelle

chasse faire à ces animaux destructeurs et voraces; qu'en conséquence et de peur que d'autres rats ne s'échappassent du navire, il avait décidé que jamais aucun Européen n'aborderait dans son domaine.

Ni les supplications du capitaine, ni les offres les plus avantageuses, ne purent vaincre la volonté du roi. Le capitaine allait lever l'ancre, lorsque Richard parut sur le pont suivi de son chat.

Cette bête eut le bonheur d'attirer l'attention du monarque sauvage, qui s'informa de son nom.

— C'est un chat, dit Richard.

— C'est bien petit, reprit sa majesté noire; cet animal ne doit pas servir à grand'chose.

— Il mange les rats, répondit Richard.

Aussitôt le roi s'écria:

Le mal m'est venu d'Europe, le remède devait m'en venir aussi.

Puis se retournant vers Ribhard, il lui demanda quel prix il voulait de son chat.

— Il n'est pas à vendre, répondit l'orphelin, qui se rappelait le chagrin que lui avait déjà causé une fois sa séparation avec Puss.

— Je te donnerai en échange autant d'or que tu en voudras, répliqua sa majesté.

Richard réfléchit un moment et répondit:

— J'aime mon chat, et ne puis m'en séparer, mais, si vous voulez que mes camarades débarquent et fassent leur commerce habituel avec vos sujets, moi je m'engage à parcourir votre île, et je me contenterai d'une petite prime d'or pour chaque rat que Puss étranglera.

Le marché fut conclu, le vaisseau entra dans la baie, Richard descendit à terre, et Puss commença son expédition meurtrière dans le palais même du monarque.

De là, il passa dans les maisons des premières autorités du pays, puis dans les cahutes des naturels. Je ne saurais au juste vous dire le nombre exact de rats qui passèrent par les griffes de Puss. Les sauvages ne connaissant pas la tenue des livres, et Barême ainsi que

ses règles leur étant tout à fait inconnus; ils se contentèrent donc, les ignorants qu'ils étaient, de payer la mesure d'or convenue pour chaque tête de rats, sans en tenir compte.

Le carnage fut horrible; l'or en poudre tombait à pleine main chez Richard, qui, en quittant l'île, en emporta une tonne pleine. Grâce à Puss, et grâce aussi à la promesse que fit le capitaine de revenir avec une centaine de chats à bord, toute la pacotille du navire fut achetée par sa majesté nègre les yeux fermés, et le vaisseau anglais eut la permission de remettre à la voile pour l'Angleterre.

VII

Un matin que M. Fitzwaren était à déjenner avec sa fille, miss Alice, âgée pour lors de onze ans, qui promettait déjà une belle et jolie miss de plus à l'Angleterre , le domestique annonça un étranger.

Et aussitôt un charmant jeune homme entra dans la salle à manger.

M. Fitzwaren eut d'abord beaucoup de peine à reconnaître, dans ce jeune homme bien mis ,

d'une bonne tournure, se présentant avec grâce et assurance, le pauvre petit orphelin, si triste, si timide, si honteux ; mais, quand ce jeune homme se fut jeté aux genoux du marchand, et que, les larmes aux yeux, et avec cet accent de la reconnaissance qui vient de l'âme, il lui eut crié :

— Mon protecteur, mon cher et noble protecteur!

M. Fitzwaren reconnut Dick, le releva, et le fit asseoir près de lui.

Alice ouvrit de grands yeux pour le regarder en disant :

— C'est là le petit Dick?

— Oui, mademoiselle, répondit l'orphelin ; oui, je suis le petit Dick, le pauvre orphelin que votre père recueillit un soir devant sa porte ; j'ai grandi, j'ai voyagé, et tous les jours je sens davantage ce que je lui dois. Se retournant alors vers son protecteur, et lui montrant une grande tonne que des marins avaient entrée, à grand'peine, dans la salle à manger, il ajouta :

— Voici pour vous, monsieur, et je ne suis pas encore quitte. Puis il se mit à lui raconter la chasse de Puss à l'île des sauvages.

M. Fitzwaren ouvrit la tonne, et quand il vit qu'elle était pleine d'or, il se recula.

— Mais, mon enfant, lui dit-il, savez-vous que vous êtes plus riche que moi, maintenant?

— Ces richesses ne sont point à moi, monsieur, répondit Richard, elles vous appartiennent; n'est-ce pas à vous que je les dois?

— Tu es ingrat avec quelqu'un, mon ami, répondit le marchand, trop honnête homme pour abuser de la reconnaissanc naïve de Richard.

Le pauvre enfant devint tout rouge, ne sachant ce que ces paroles signifiaient.

— Je veux dire envers ton chat, répliqua M. Fitzwaren en souriant.

Ah! reprit Richard, n'est-ce point avec l'argent de miss Alice que j'ai acheté ce chat?

— Monsieur Richard, dit Alice en rougissant à son tour, ne l'aviez-vous pas bien gagné

cet argent? n'avez-vous pas risqué de vous casser une jambe ou un bras, de vous tuer peut-être, pour moi, en grimpant sur l'arbre, au lieu d'agir comme les autres, qui me plaignaient tout en me laissant crier?

— Eh bien, dit Richard ne regardant plus Alice avec cet air craintif d'un pauvre enfant recueilli par charité, mais avec l'assurance respectueuse d'un jeune homme qui se sent digne de ses protecteurs. — Eh bien, si nous partagions, miss?

— Ma foi, dit M. Fitzwaren, je ne vois qu'un moyen d'arranger cela, j'accepte l'or de Richard, je vais le verser dans ma caisse, mais, à condition qu'à compter de ce jour, il sera associé à toutes mes affaires.

L'arrangement conclu, Richard fit des cadeaux à tout le monde, même à la cuisinière grondeuse, qui avoua que ses pressentiments l'avaient trompée cette fois; il n'oublia pas non plus la vieille qui lui avait vendu Puss, et la récompensa généreusement. Puis, désormais,

le petit Dick, ne se vit plus saluer que du nom de Monsieur Richard Whittington. Quant à Puss, caressé et honoré comme la perle des chats, il surpassa bientôt, en orgeuil et en importance, le chat botté du marquis de Carabas, ainsi que les autres chats fameux dans l'histoire des chats. Puss ne fut plus un chat de grenier ni de gouttière, ni même de cave ou de cuisine; choyé, caressé, dorlotté du matin au soir, par la jolie petite main blanche de miss Alice, il devint un chat de salon, bien gras, bien nourri, le poil long, propre et touffu; et fut déclaré même si vite le favori de la jeune miss, que le perroquet en mourut de chagrin.

La poudre d'or de Richard prospéra tellement entre les mains de M. de Fitzwaren; elle se fit si bien, par le travail du jeune orphelin, lingot et or monnayé, qu'un beau jour M. Fitzwaren proposa à Richard de lui donner sa fille pour femme.

Richard accepta avec joie; la noce fut brillante; le chat y eut un coussin d'honneur. Cette

même année, en 1360, Richard fut nommé maire de Londres, ainsi qu'il avait cru distinguer cette prédiction dans le carillon des cloches. Puss eut encore part au triomphe dans le beau carrosse de la municipalité, ce qui lui causa, dit-on, une telle joie, qu'il en mourut subitement.

Richard Whittington le fit empailler; et pour rendre plus mémorable le service que Puss lui avait rendu, il le fit peindre sur son cachet et sur ses armes; c'est depuis ce temps que les Whittington ont un chat figuré dans leur blason.

TABLE